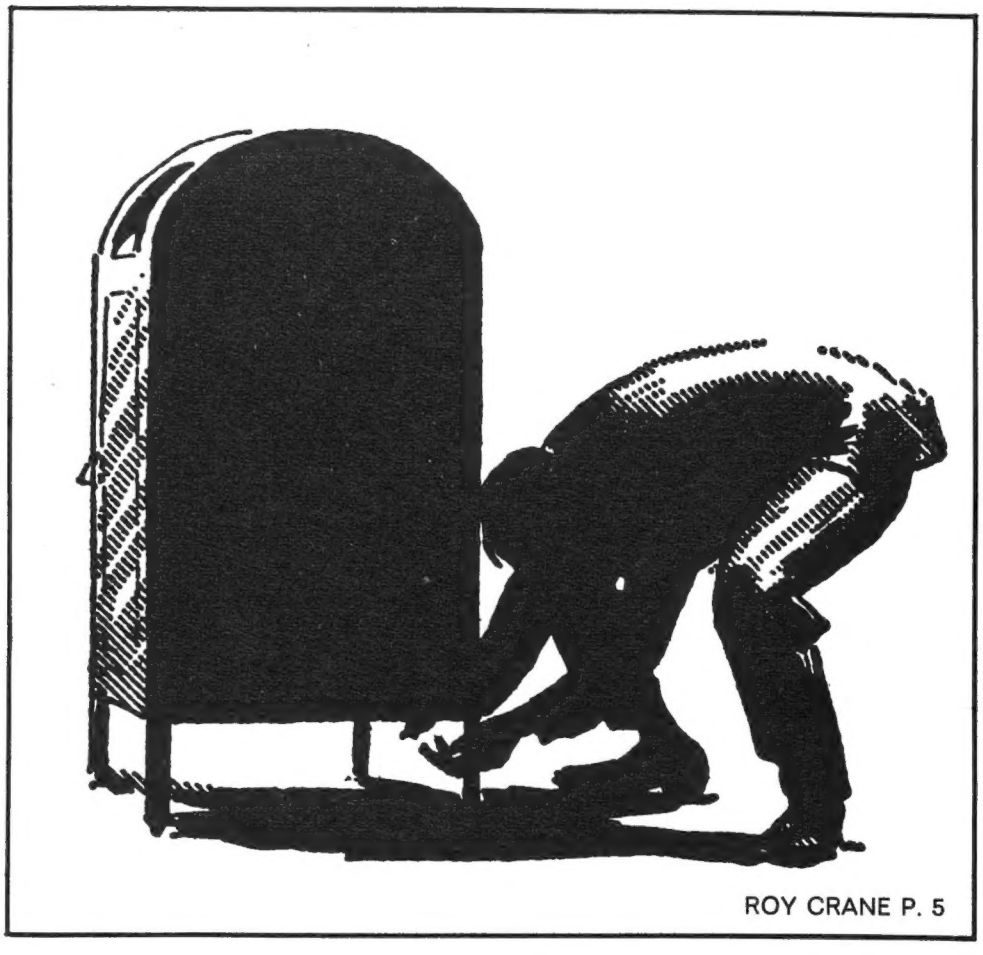
PHENIX

bandes dessinées / science-fiction / aventure / espionnage

TRIMESTRIEL / JANVIER 1967 / N° 2 / F. 4,50

A PROPOS DE LA CASTAFIORE P. 27



ROY CRANE P. 5

sommaire

Charlie Chan, par Maurice Horn - p. 1
Roy Crane, par Pierre Couperie - p. 5
Via Anteros, nouvelle de science-fiction de Eando Binder - p. 15
Fatrasies, bande dessinée de Claude Le Gallo - p. 19
Fascicules et brochures populaires d'autrefois,
par George Fronval - p. 24
A propos de la Castafiore
par C. Le Gallo et E. François - p. 27
Le mystère de la Grande Pyramide,
par C. Le Gallo - p. 29
Echos, par P. Destefanis - p. 31
Burne Hogarth, Pièces de huit - p. 34
V. T. Hamlin et Alley Oop - p. 35
Alley Oop, bande dessinée de V. T. Hamlin - p. 36
Couverture « Princess Snowflower », de Milton Caniff

Copyright Publishers Newspaper Syndicate. Steve Canyon.

Fondateur: Claude Moliterni
Administration - Publicité:
S.R.P., 9, r. des Filles-du-Calvaire,
Paris-3e.
Imprimé par la S.E.R.G.,
7, rue des Filles-du-Calvaire,
Paris-3e.

Nous remercions le King Features Syndicate - New York, l'Agence Opéra Mundi Paris, le Mac Naught Syndicate, le N.E.A. U.P.I. Syndicate, les Editions Casterman, les Editions du Lombard pour la reproduction de leurs documents. Nous remercions particulièrement le N.E.A. U.P.I. Syndicate pour la reproduction de l'épisode d'Alley Oop.
Nous remercions vivement Roy Crane pour l'aimable contribution qu'il a apportée à la rédaction de ce numéro, ainsi que Burne Hogarth pour la publication de «Pièces de Huit».

Reproduction des textes, photos et illustrations, même partielle, strictement interdite.

Dépôt légal 1er trimestre 1967
PRIX DU NUMERO: 4,50 F

Rédacteur en chef:
Claude Moliterni

Rédaction:
Pierre Couperie
Proto Destefanis
Edouard François
George Fronval

Présentation graphique:
Claude Le Gallo

Service technique:
Serge Sineux
Serge Voisembert

Correspondants:
Maurice Horn - U.S.A.
Arturo Ramos - Espagne
L. Mosso - Italie

Le Directeur responsable:
R. Cottereau

Charlie Chan. Alfred Andriola. Mac Naught Syndicate.

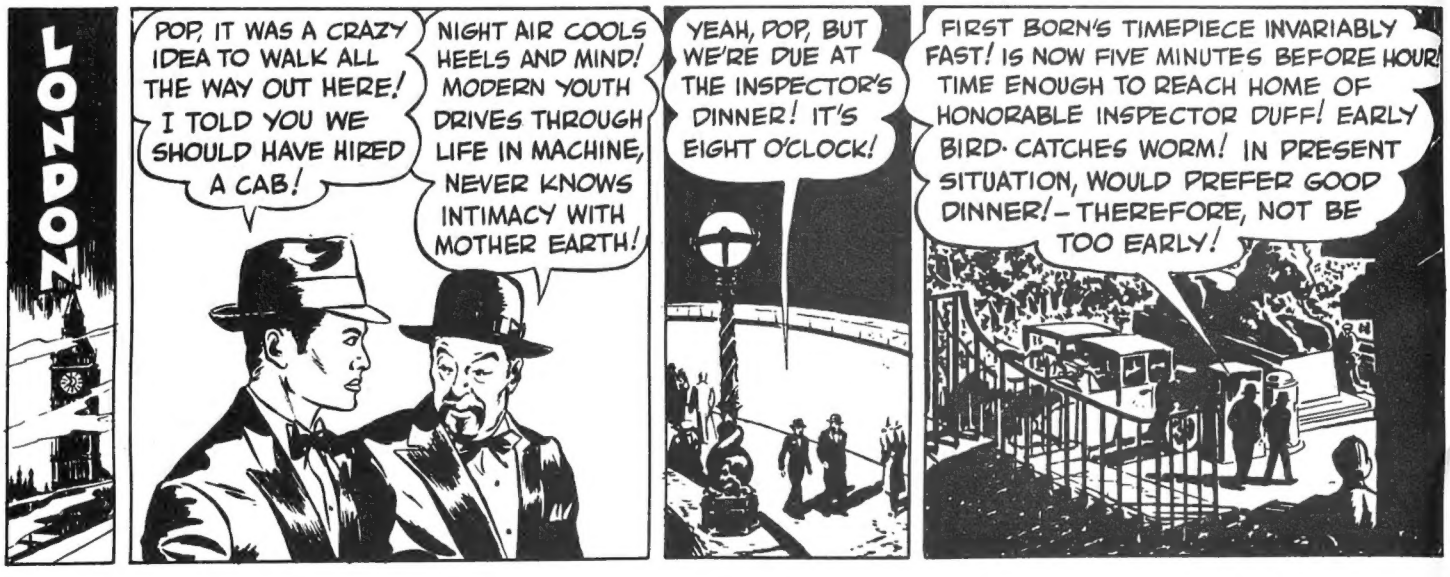
charlie chan

PAR MAURICE HORN

Charlie Chan fit sa première apparition en 1925, surgissant d'entre les pages d'un livre à l'aspect morne et au titre peu prometteur : The house without a key (La Maison sans clé). Ce quadragénaire placide et courtaud, Chinois d'origine, détective de profession, au parler sentencieux, à la silhouette rebondie, ne semblait guère posséder les attributs propres à passionner les foules. Et cependant son nom est aujourd'hui aussi répandu, et pour les mêmes raisons, que ceux de Tarzan ou de Sherlock Holmes.

Le créateur de Charlie Chan était Earl Derr Biggers et The house without a key n'était ni son premier roman, ni sa première œuvre à succès. Né à Warren dans l'Ohio en 1884, diplômé de l'Université de Harvard en 1907, Biggers se tourna tout d'abord vers le journalisme en tenant pendant quelque temps pour le Boston Traveler une rubrique humoristique qui n'eut aucun succès auprès de la puritaine population de Boston. Plus tard, il se souviendra de son expérience bostonienne pour peindre la digne et hypocrite famille Winterslip dont les faits (et les méfaits), constituent la trame de The house without a key.

En 1912, il s'essaya au théâtre avec une pièce, If you are only human, qui ne connut qu'un succès modéré, mais c'est un roman qu'il publia l'année suivante, Seven keys to Baldpate, et dont George M. Cohan fit aussitôt une adaptation théâtrale, qui le rendit célèbre. Il écrivit alors surtout pour le théâtre, puis pour le cinéma. Installé à Hollywood en 1920, il devait en devenir l'un des scénaristes les plus prolifiques.


LONDON
POP, IT WAS A CRAZY IDEA TO WALK ALL THE WAY OUT HERE! I TOLD YOU WE SHOULD HAVE HIRED A CAB!
NIGHT AIR COOLS HEELS AND MIND! MODERN YOUTH DRIVES THROUGH LIFE IN MACHINE, NEVER KNOWS INTIMACY WITH MOTHER EARTH!
YEAH, POP, BUT WE'RE DUE AT THE INSPECTOR'S DINNER! IT'S EIGHT O'CLOCK!
FIRST BORN'S TIMEPIECE INVARIABLY FAST! IS NOW FIVE MINUTES BEFORE HOUR! TIME ENOUGH TO REACH HOME OF HONORABLE INSPECTOR DUFF! EARLY BIRD CATCHES WORM! IN PRESENT SITUATION, WOULD PREFER GOOD DINNER! – THEREFORE, NOT BE TOO EARLY!

C'est en Californie qu'il conçut l'idée d'un Chinois qui, selon ses propres dires, « serait du côté de la loi et de l'ordre ». Les Chinois étaient alors représentés comme des individus cruels et sanguinaires. Le stéréotype le plus fameux en était Fu-Manchu, un personnage que Biggers détestait particulièrement (il est piquant de noter que l'acteur Warner Oland, qui créa le rôle de Fu-Manchu au cinéma, devait devenir plus tard le Charlie Chan le plus célèbre de l'écran). S'inspirant en partie des exploits d'un authentique policier d'Hawaii, Chang Apana, dont il avait eu connaissance par un article paru dans le Honolulu Star Bulletin, il donna ainsi naissance au célèbre détective sino-américain.

Le succès de The house without a key fut immédiat. Comme Conan Doyle avant lui, Earl Derr Biggers devint l'esclave de son personnage. Pour répondre aux exigences du public qui réclamait toujours plus de Charlie Chan, il rédigea coup sur coup, de 1925 jusqu'à sa mort survenue en 1933 : The Chinese parrot (Le Perroquet chinois, probablement son meilleur roman), Behind that curtain (Derrière ce rideau), The black camel, Charlie Chan carries on, et son dernier roman : The keeper of the keys (Le Gardien des clés).

Les historiens de la littérature policière se sont toujours montrés fort injustes à l'encontre d'Earl Derr Biggers. Si le style des romans dont Charlie Chan est le héros est parfois un peu ampoulé, et la psychologie souvent rudimentaire, le métier en est toujours très sûr et l'intrigue bien plus rigoureuse et beaucoup moins invraisemblable que chez Agatha Christie ou Ellery Queen. Mais la grande originalité de Biggers réside dans sa technique narrative. Au lieu de se servir comme le font la plupart des auteurs policiers conventionnels de la chronologie inversée qui consiste à reconstituer les événements de leur aboutissement à leur origine, Biggers emploie un récit oblique qui remet en cause la réalité des événements tels qu'ils se sont produits et leur importance objective. Ainsi, dans **The Chinese parrot,** le problème n'est pas de savoir qui a tué (le fait est établi dans les premiers chapitres) mais qui l'on a tué, et l'investigation qui s'ensuit n'est pas sans analogie avec le thème de l'identité perdue cher à nombre de romanciers contemporains. Mais Earl Derr Biggers n'est pas Robbe-Grillet et son propos n'est pas de nous instruire, mais de nous distraire. L'ambiguïté dont est nécessairement empreinte une narration oblique lui sert à construire et à renforcer une atmosphère d'étrangeté et de dépaysement dans laquelle, de suspense en suspense jusqu'à la surprise finale, son lecteur se trouve plongé.

Le décor tient une grande place dans les romans de Biggers, non pas comme simple toile de fond mais comme un élément dynamique qui sert à mesurer l'action, que ce soit en contrepoint ironique aux désordres des protagonistes (le paysage hawaiien dans The house without a key, et aussi dans The black camel), comme accompagnement subtil à l'étrangeté des circonstances (le désert Mojave dans The Chinese parrot) ou en alternance rythmique aux contre-courants des motifs (le paquebot et la mer dans Charlie Chan carries on).

Mais la caractéristique la plus intéressante de ces romans demeure le personnage de Charlie Chan. Il est fait d'une bonhomie souriante, d'une modestie pleine de sagesse (ses aphorismes sont restés célèbres) et d'une bienveillance qui tempère la ténacité du limier. Son langage est fleuri, sans rapport avec le parler petit-nègre (ou plutôt petit-chinois) que ses interprètes affectent à l'écran. Ses méthodes de détection qui reposent sur l'obstination, l'intuition et l'observation des caractères peuvent être résumées dans ces déclarations de son créateur : « La théorie de Charlie Chan est la suivante : quand on comprend le caractère d'un homme, on peut prévoir presque à coup sûr ses réactions en toutes circonstances », ce qui rendrait le détective chinois un peu cousin d'Euripide. Enfin, sa simplicité de goûts, son humanisme discret et son sens de l'humour en font un héros familier à l'opposé de James Bond tout autant que de Fu-Manchu.

Charlie Chan reste la grande création d'Earl Derr Biggers. Ses autres personnages sont falots. Les « méchants » ne parviennent pas à s'imposer face à l'assurance tranquille du policier d'Hawaii. Quant aux héroïnes, elles demeurent conventionnelles.

Que ce soit à cause de ses vertus, ou pour des raisons qui ne sont connues que des producteurs de films, Charlie Chan connut au cinéma une fortune extraordinaire, battant (avec 41 films à son actif) des concurrents pourtant aussi redoutables que Tarzan et Zorro. Peu après sa parution, The house without a key fut tourné par Spencer Gordon Bennet avec George Kuwa dans le rôle du policier d'Honolulu. En 1927, le grand metteur en scène Paul Leni tira de The Chinese parrot un film considéré aujourd'hui comme un classique du cinéma muet. En 1931, Warner Oland fit son début dans le rôle principal avec Charlie Chan carries on. Il rendit aussitôt célèbre la silhouette ron-

THE FOG MAKES ME SICK T' MY STOMACH! I DON'T LIKE—
HOLD TONGUE! LISTEN!
—OMINOUS SCREAM WAFTS ON WIND FROM NEARBY HOUSE —!
Alfred ANDRIOLA

La première bande de Charlie Chan. Alfred Andriola, Mac Naught Syndicate.

douillarde, le visage placide, le costume et le chapeau melon blancs qui sont associés avec le personnage du détective chinois. Malheureusement, il affecta aussi une syntaxe pseudo-orientale qui tendait à faire passer Charlie pour un semi-illettré.

Les premiers scénarios suivaient d'assez près l'intrigue des romans originaux d'Earl Derr Biggers. Mais ceux-ci s'épuisèrent vite et la Fox (productrice des films de Charlie Chan) décida de faire appel à ses scénaristes « maison », généralement sans imagination. Comme les réalisateurs n'étaient de leur côté que des tâcherons sans originalité, la qualité des films ne tarda pas à se détériorer rapidement. Leur succès cependant ne se démentait pas, dû en grande partie à la popularité du personnage et à la succulente interprétation de Warner Oland. Celui-ci fut remplacé, en 1938, par Sidney Toler, un peu moins souriant, un peu moins « chinois », mais encore acceptable. De manière assez surprenante, la qualité des scénarios s'améliora sensiblement (probablement pour compenser le départ de Warner Oland). Charlie Chan in Reno et Charlie Chan at Teasure Island, tournés en 1939, sont tous deux excellents, parmi les meilleurs du genre. En 1947, Roland Winters, le dernier des Charlies Chan de l'écran, prit la succession de Sidney Toler. Signalons que Charlie Chan était souvent flanqué à l'écran d'un de ses rejetons (le « fils numéro un ») dont les efforts maladroits et les initiatives intempestives devaient servir à mettre en valeur la sagacité du père.

Si les transformations cinématographiques subies par Charlie Chan ont tendu à diminuer la stature du personnage, le cinéma a indéniablement donné au héros créé par Biggers une popularité internationale qu'il n'aurait peut-être pas connue autrement. En même temps qu'au cinéma, Charlie Chan connut une grande vogue à la radio où il fut le héros d'une série d'émissions hebdomadaires. C'est l'excellent acteur de composition Ed Begley — qui devait remporter un Oscar en 1965, mais pour un autre rôle ! — qui prêtait sa voix à l'indestructible détective.

Héritière de la radio, la télévision, à son tour, adopta le personnage. Et c'est ainsi que les téléspectateurs eurent la surprise d'un Charlie Chan maigre et soupçonneux qui, incarné en la personne de J. Carroll Naish, semblait s'être fait la tête de Fu-Manchu pour donner le change à ses ennemis. Malgré ces trahisons, la série fut très populaire pendant de nombreuses années.

Devant le succès remporté par Charlie Chan à l'écran et sur les ondes, les éditeurs de bandes dessinées ne pouvaient longtemps être de reste. Le Mc Naught Syndicate acheta les droits d'adaptation et, comme c'était la coutume alors, mit la bande en concours. La palme échut à un « cartoonist » débutant qui allait donner à Charlie Chan un renouveau de fraîcheur et de jeunesse : Alfred Andriola.

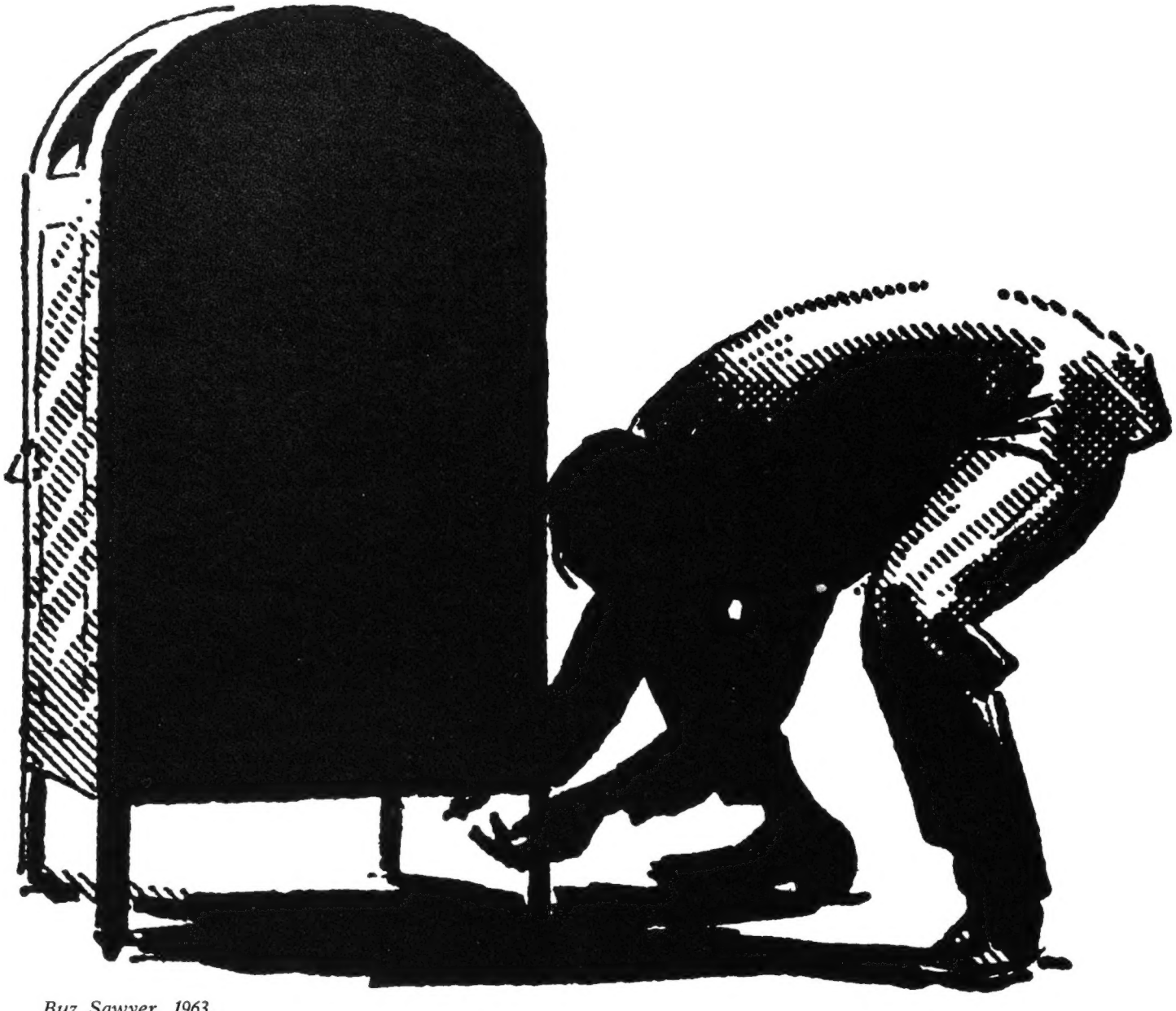
Né à New York en 1919, Andriola se mit très tôt à l'école de la bande dessinée. Dès 1935, il prêtait occasionnellement la main à Noel Sickles qui produisait alors Scorchy Smith (Bob l'aviateur) et plus tard devint l'assistant de Milton Caniff. De Sickles il hérita le trait incisif, le délicat travail de plume ; de Caniff il apprit l'usage alternatif de la plume et du pinceau, la création d'une atmosphère par le contraste des noirs et des blancs, et surtout l'équilibre entre le dialogue et l'action, entre narration et illustration. Dès sa parution en novembre 1938, Charlie Chan porte l'empreinte incontestable du style « caniffien ».

Le personnage de Charlie Chan, tel qu'il fut créé par Andriola, doit beaucoup à Warner Olanc dont il reproduit fidèlement les traits et la tenue et même le jargon. Il faut cependant constater que ce jargon est plus savoureux et plus expressif sous la plume d'Andriola que dans la bouche des Charlie Chan de l'écran. Dans les premiers épisodes de Charlie Chan, Lee, le « fils nº 1 » du détective chinois, apparaît au côté de son père. Reliquat de la psychologie hollywoodienne, ce fils abusif ne tarde pas à disparaître au profit de Kirk Barrow, une création originale d'Andriola. Kirk Barrow, aventurier sympathique et beau garçon, frère spirituel de Pat Ryan, apporte à Charlie Chan la contribution non négligeable de ses dons pugilistiques. Car l'action violente, presque inexistante dans les romans de Biggers et reléguée au second plan au cinéma, gagne ici droit de cité. Non seulement bagarres et fusillades abondent, mais dans un épisode daté de 1939 par exemple, on peut assister à un siège en règle avec mitrailleuses, grenades et rouleaux de dynamite. Contrairement à Earl Derr Biggers, Andriola a également su créer des comparses hauts en couleur, tel le démoniaque Berzelius Keeno, l'ennemi mortel de Charlie Chan, ou Ludwig, le maître espion nazi aux multiples visages. Quant à Gina Lane, la fiancée (éternelle, bien sûr !) de Kirk Barrow, starlette au grand cœur et aux formes généreuses, elle est l'une des meilleures créations d'Alfredi Andriola. Coquette et enjôleuse, elle est souvent l'enjeu que Barrow

Charlie Chan. Alfred Andriola. Mac Naught Syndicate.

doit disputer, à poings nus ou l'arme à la main, à quelque truand aux intentions libidineuses.
Il ne faut cependant pas croire que les aventures violentes constituent le plus clair de l'action. Quelles que soient les circonstances, Charlie Chan reste fidèle à lui-même et ses déductions pleines de logique viennent finalement à bout de ses ennemis là où les poings de Barrow n'ont pas suffi. Andriola se révèle un excellent scénariste d'aventures policières et certaines des intrigues qu'il nous conte — celles du meurtre de Dora Doll ou le mystère de la petite Sally Linton, par exemple — n'ont rien à envier à bien des spécialistes du genre.
Demeurant fidèle à Biggers tout en sachant sauvegarder son style personnel, Andriola réussit à donner au récit un rythme allègre et un ton primesautier qui font de cette bande dessinée l'une des plus agréables des années trente. En France, elle parut dans les journaux illustrés : « L'Aventureux », « Junior » et « Jumbo ».

S'il est vrai que l'imitation est la forme la plus sincère de la flatterie, la modestie de Charlie Chan a dû bien souffrir à la vue de tous les détectives « orientaux » qui lui doivent l'existence, de l'inimitable M. Moto de J.-P. Marquand à l'imprévisible M. Wong créé au cinéma par Boris Karloff. Charlie Chan a aussi fait l'objet de nombreux pastiches et parodies, notamment dans « Mad » et, sous le nom de Charlie Chin, dans l'éphémère comic-book « Wild ».
Après avoir connu la popularité et le grand succès, le personnage semble être à présent injustement délaissé. Le cinéma l'a oublié, la télévision ne s'intéresse plus à lui et ses aventures dessinées abandonnées en 1942 par Andriola n'ont pas été reprises, à l'exception de quelques médiocres comic-books des années 50. Toutefois, le flegmatique policier chinois n'est pas encore mort. En 1964 et 1965, la chaîne de télévision américaine N.B.C. décidait de repasser avec grand succès les anciens films de Charlie Chan et les romans d'Earl Derr Biggers ont été récemment réédités en « pocket-books » démontrant ainsi, s'il en était encore besoin, que le dernier chapitre de Charlie Chan reste loin d'être écrit.



Buz Sawyer, 1963.
Copyright K.F.S. Opera Mundi.

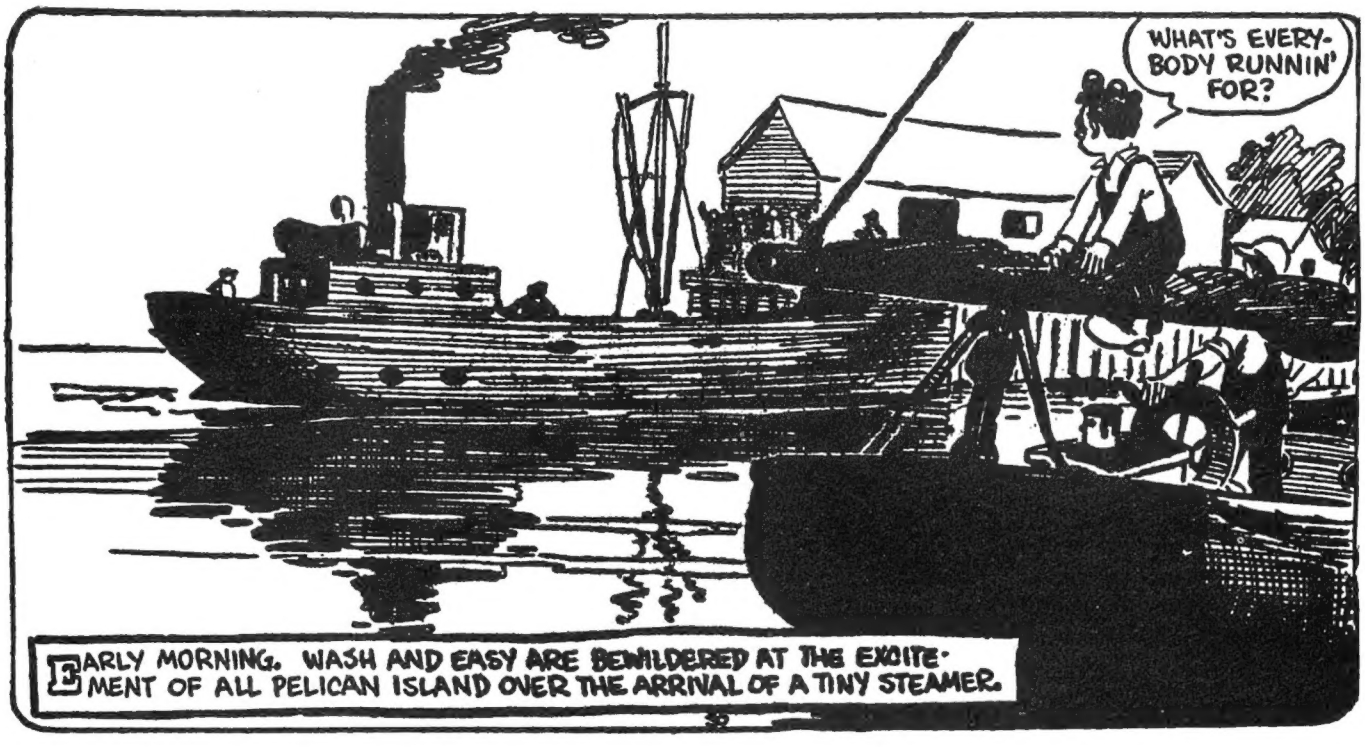
ROY CRANE

Un des plus grands maîtres de la bande dessinée, le créateur de la bande d'aventures, le dessinateur au style le plus personnel, Roy Crane, est méconnu en France. Voilà pourtant quarante ans qu'il mérite d'être présenté au public.

Royston Crane, fils du juge R. C. Crane, une notabilité qui présida pendant plus de trente ans la West Texas Historical Association, est né à Abilene (Texas), le 22 novembre 1901. Après l'enfance à Sweetwater (Texas), un an d'études à la Harden Simmons University, il passe trois ans à l'Université d'Etat du Texas. Pendant ce temps, il est déjà metteur en page et cartoonist au Fort Worth Record puis reporter à l'Austin American. En 1920, Roy Crane suit pendant six mois les cours de la Chicago Academy of Fine Arts, où sont passés tant de cartoonists. La passion des voyages le tient, et ses années de jeunesse sont passablement vagabondes : randonnée à travers les Etats-Unis en wagons de marchandises, embarquement sur un cargo comme simple marin ; une grève le bloque plusieurs semaines au Havre ; à Anvers, il manque son bateau, qu'il retrouve à Cardiff.

En 1922, c'est la grande ville et le grand journal : Roy Crane entre au New York « World » et y reste deux ans. Il y devient premier assistant de Harold T. Webster, auteur de bandes dessinées, très connu pour l'une d'elles, « The Timid Soul » ; le nom de son héros — si l'on peut dire — Casper Milquetoast, devait devenir nom commun, désignant un personnage faible, timide, aisément ahuri. « Webster, dit Roy Crane, a eu vraiment très peu d'influence sur moi. Je me suis appliqué à oublier sa personnalité et devenir quelqu'un d'autre : c'est ce que doit faire un bon assistant. J'étais un bon assistant. »

C'était l'époque où les « comics » ont mérité leur nom, le règne de la bande humoristique. « Quelques-uns des strips qui avaient le plus


WHAT'S EVERY-BODY RUNNIN' FOR?
EARLY MORNING. WASH AND EASY ARE BEWILDERED AT THE EXCITE-MENT OF ALL PELICAN ISLAND OVER THE ARRIVAL OF A TINY STEAMER.

Wash Tubbs, 1931. Copyright N.E.A.-U.P.I.

de succès étaient ceux qui volaient le mieux les gags des autres. Je n'étais pas un très bon voleur, et je restais là, assis, écoutant le sifflet des trains et la sirène des bateaux, souhaitant de partir et d'avoir des aventures romantiques, très loin. Au lieu de chercher des gags, j'imaginais des aventures. » Il rêve sur Robinson Crusoe et sur l'Ile au Trésor.

En 1924, Roy Crane a sa chance. C.V. Landon, directeur artistique du NEA Service — très grande agence — et directeur d'un cours de dessin par correspondance, embauche trois de ses anciens élèves, dont Roy Crane, qui peut ainsi lancer une bande d'aventures (quotidienne), « Wash Tubbs ». Non sans tâtonnements : le NEA désirait situer la série dans le monde du cinéma ; Roy obtempéra sans conviction, mais revint bientôt à l'aventure. Unique parmi les bandes des années 20, où régnaient les gamins, les jeunes écervelées et les ménages agités, «Wash Tubbs» est la première bande d'aventures, et elle sera la seule pendant quatre ou cinq ans. Les débuts sont hésitants : « Je n'avais rien pour me servir d'exemple Les séries que l'on prétend avoir été bandes d'aventures bien avant 1924 sont, à mon opinion, des satires des vieux serials. » D'ailleurs Roy Crane reconnaît : « Aujourd'hui, pour quelqu'un connaissant la question aussi peu que moi en 1924, il serait impossible de trouver à faire une bande dessinée. » (L'œuvre indépendante de Roy Crane se réduisait alors à un dessin humoristique périodique qu'il ne put placer.)

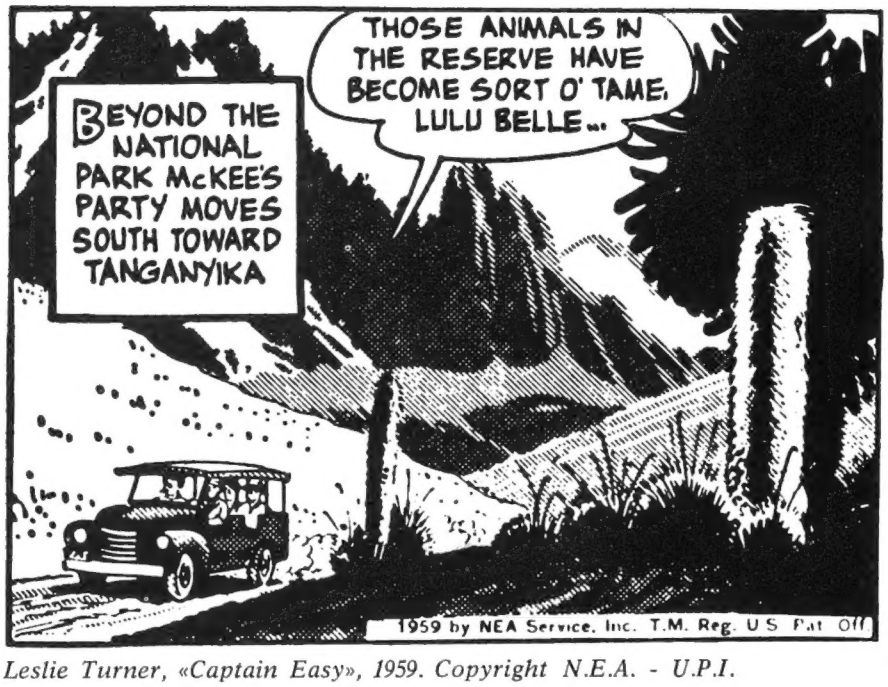
Stugg, Easy et Wash.
Wash Tubbs, 1934.
Copyright N.E.A. - U.P.I.

Ce caractère pionnier explique l'aspect surprenant du héros : George Washington Tubbs, dit « Wash Tubbs » — il y a un calembour — le premier aventurier de la bande dessinée, est un tout petit bonhomme à lunettes, cheveux bruns ondulés, nœud papillon, un modèle réduit, vif et courageux, gai et naïf, très loin de l'image actuelle du héros. En fait, Wash T. est influencé par les petits bonhommes comiques de son temps, le temps des petits formats persécutés, ridicules et touchants : Mac, dans « Tillie the Toiler », Casper, le mari de Toots, surtout le minuscule Barney Google de Billy De Beck, dont Crane reconnaît l'influence directe.

Les années passant, il devint difficile de maintenir Wash dans son rôle de héros. En 1928, il rencontre dans une prison du royaume — lointain — de Kleptomania, un grand zèbre à la mâchoire carrée, au nez sioux, aux pommettes saillantes, un aventurier qui se fit appeler « Captain Easy » — William Lee en fait, jadis expulsé de West Point pour s'être marié, divorcé par la suite. En un rien de temps, Easy fut le principal personnage, et Wash Tubbs son comparse fidèle. Le titre même de la série devint, plus tard : « Captain Easy », et d'abord dans les planches du dimanche, qui commencent en 1932. Le graphisme de la bande évolue, lui aussi, rapidement : il combine la clarté de l'image, qualité éminente des anciennes bandes dessinées, trop oubliée aujourd'hui par beaucoup de dessinateurs, avec un dessin vigoureux, des formes un peu trapues, une ligne charnue au point de paraître parfois dessinée au pinceau (alors qu'elle l'est toujours à la plume), des têtes au bord de la caricature. Roy Crane y introduit peu à peu, pour la première fois aussi, un large emploi pictural de l'encre de Chine et du pinceau : de larges taches d'encre gonflent les masses de végétation ou moirent la surface des eaux. Une autre originalité du style réside dans l'emploi des gris, obte-

BLAZES! YOU LIVE HERE, JEAN?
A FROG RANCH, MY HEARTIES. A PLANTATION DEDICATED TO THE CULTIVATION OF BIGGER AND BETTER MUSKRATS, FISH, SHRIMP, AND MOSQUITOES. BUT I DON'T LIVE A LIFE OF LUXURY IN THE BIG HOUSE. NAY, NAY! LITTLE JEAN RESIDES IN THE HUMBLE COTTAGE OF HER DEAR BROTHER, THE FOREMAN.
BOY, SOME PLANTATION!
© 1931 BY NEA SERVICE, INC. TM. REG. U. S. PAT. OFF.

Wash Tubbs, 1931. Copyright N.E.A.-U.P.I.


BEYOND THE NATIONAL PARK McKEE'S PARTY MOVES SOUTH TOWARD TANGANYIKA
THOSE ANIMALS IN THE RESERVE HAVE BECOME SORT O' TAME, LULU BELLE...
1959 by NEA Service, Inc. T.M. Reg. U S Pat Off.

Leslie Turner, «Captain Easy», 1959. Copyright N.E.A. - U.P.I.

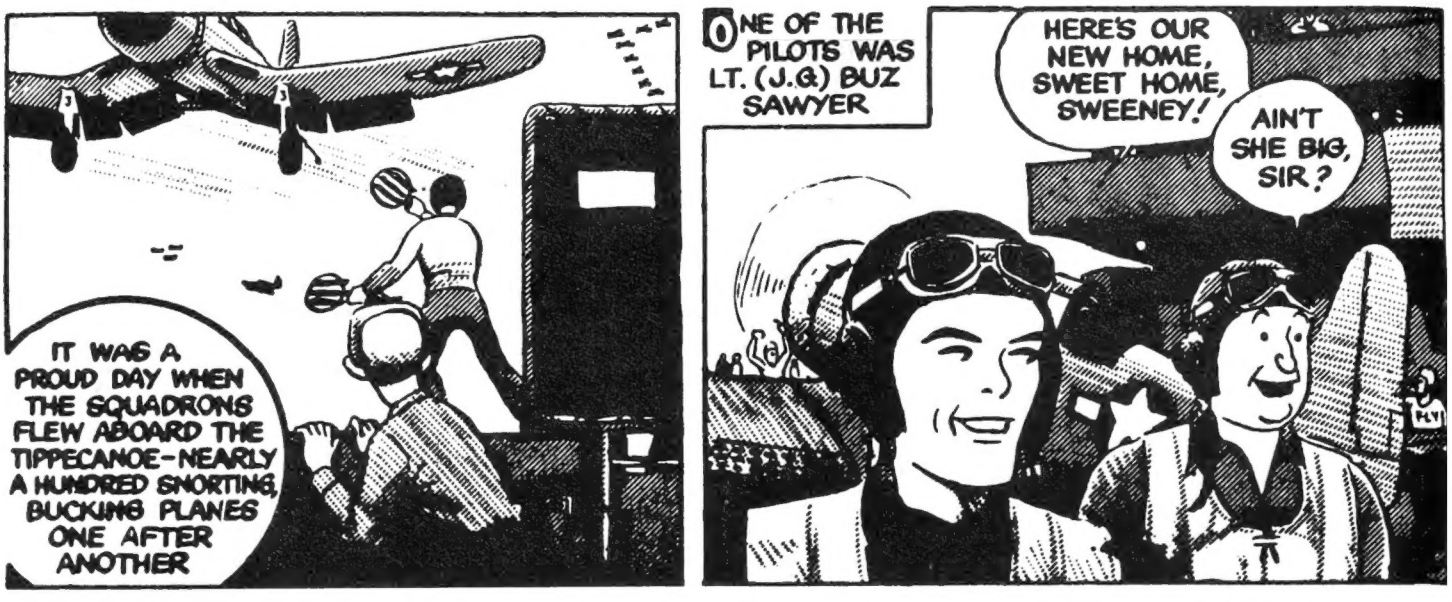
nus en frottant un crayon gras sur le papier rugueux. Ce gris est réservé aux paysages, aux vastes scènes auxquelles il confère déjà des effets de lointains brumeux qui sont un caractère du style de Roy Crane.

Il fut aussi le pionnier dans le domaine de la précision documentaire, dont un minimum est nécessaire à une bande d'aventures convaincante. Ce souci le pousse à passer quinze jours comme clown dans un cirque, en 1926 : il circule de l'Indiana à la Pennsylvanie.

Pendant dix-neuf ans, Wash et Easy mènent la vie libre et mouvementée des anciens aventuriers de la bande dessinée, des glaces polaires aux confins mythiques du royaume de Pandemonia, sur les sept mers et les cinq continents. On les trouve dans des parages où Buz Sawyer, l'actuel personnage de Roy Crane, devait revenir : Cuba, Panama, la République de Costa Grande... « Wash Tubbs » est alors le modèle de la bande d'aventures, très surveillée par les concurrents. En 1933, Crane envoie les deux camarades en Chine. Dès 1934, Patterson, du New York « Daily News », y fait situer « Terry and the Pirates » par Milton Caniff. Celui-ci était tout débutant alors, très influencé par Crane, de son propre aveu, et il fallait d'urgence à Patterson une bande d'aventures pour son syndicate qui n'en avait aucune.

Au cours de leurs aventures — très mouvementées, sans complaisance dans la violence mais avec de superbes bagarres — Wash et Easy rencontrent bien des personnages pittoresques ou redoutables, de Lulu Belle, la femme shériff, à Slugg, le second du baleinier « Jonas », inoubliable brute et personnage principal d'un long et remarquable épisode (1934) où Wash et Easy, drogués, sont embarqués sur le « Jonas », qui les mène de Hollande en Alaska à travers des péripéties sans nombre. Les scénarios des bandes actuelles n'ont plus le souffle ; les épisodes étaient plus longs, dans les années 30, et les rebondissements se succédaient sans répit.

En 1937, pendant que Roy Crane voyage en Europe, il se fait remplacer par un ami du Texas, Leslie Turner (né en 1899, il avait une carrière d'illustrateur de magazines). Il le garde comme assistant à son retour. La fin des années 30 et la guerre voient de nouveaux changements dans « Wash Tubbs ». Wash est peu à peu escamoté. L'aventurier miniature prend un travail de bureau, se marie. Les George Washington Tubbs ont des jumeaux ; ils ne reparaissent dans l'histoire que lors des visites d'Easy. Celui-ci est devenu


IT WAS A PROUD DAY WHEN THE SQUADRONS FLEW ABOARD THE TIPPECANOE-NEARLY A HUNDRED SNORTING, BUCKING PLANES ONE AFTER ANOTHER
ONE OF THE PILOTS WAS LT. (J.G.) BUZ SAWYER
HERE'S OUR NEW HOME, SWEET HOME, SWEENEY!
AIN'T SHE BIG, SIR?

Buz Sawyer, 1943. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

G-Man puis, en 1942, passe aux Services de Renseignements de l'Air Force. En même temps, Roy Crane expérimente les possibilités d'un nouveau papier qui va lui permettre de réaliser plus sûrement les effets qu'il cherchait avec les frottis de crayon.

Ce papier, c'est le Doubletone, de la firme Craftint. Il s'agit d'un bristol sur lequel sont imprimés deux réseaux presque invisibles de lignes ou de points, plus ou moins serrés, réguliers ou irréguliers, selon les modèles. Après l'esquisse au crayon, on applique, au pinceau ou à la plume, un révélateur jaunâtre et nauséabond qui fait apparaître les deux réseaux superposés, ce qui fournit un gris sombre. Un deuxième révélateur, incolore et inodore, fait surgir un seul des réseaux : c'est le gris clair. Il reste à placer les noirs, à l'encre de Chine. Les gris du Doubletone étant ainsi tramés dès l'origine, l'image est directement clichable pour l'impression. Il était réservé à Roy Crane de révéler les possibilités artistiques de ce papier, surtout utilisé dans la publicité et le dessin architectural. Il exige beaucoup de discipline et de netteté dans la conception de l'image, l'artiste n'ayant à sa disposition qu'un noir, un blanc et deux gris. A la rigueur, on peut obtenir des nuances intermédiaires en hachurant le gris sombre de noir et le gris clair de blanc, mais il ne faut pas en abuser. Le talent de Roy Crane trouve dans le Doubletone son moyen d'expression idéal et atteint alors son apogée, où il se maintient depuis.

Roy Crane était depuis longtemps sollicité de divers côtés par les concurrents du NEA. En 1943, il se laisse tenter par le King Features Syndicate et abandonne « Wash Tubbs ». NEA fit continuer la série par Walt Scott pour les planches du dimanche et Leslie Turner pour les bandes quotidiennes (il devait par la suite reprendre aussi les planches du dimanche). Turner fit et continue à faire un remarquable travail, conservant à « Wash Tubbs » toutes ses qualités. Rompu au Doubletone par Crane, il maintient Wash Tubbs, ou plutôt « Captain Easy », parmi les meilleures bandes. Turner est aussi célèbre pour avoir, un jour de 1944, croqué au vol un avion bizarre qui survolait sa ville de Floride ; il le mit dans « Captain Easy ». Or les Services de Sécurité, déjà affolés par les auteurs de science-fiction qui décrivaient à l'envi, et en toute innocence, des bombes atomiques, furent horrifiés de voir ainsi apparaître, à des centaines de milliers d'exemplaires, le prototype ultra-secret du chasseur de nuit P 61 « Black Widow ».

Pour KFS, Roy Crane écrit « Buz Sawyer », bande quotidienne, complétée au bout de quelques mois par des planches dominicales. Buz est pilote de l'aéronavale, sur le porte-avions « Tippecanoe ». L'idée n'avait, d'abord, guère séduit la Marine, à cause de « Don Winslow » (en France, paru sous ce titre et aussi comme « Bernard Tempête »); en effet, cette série qui, à l'origine, correspondait à un souci de recrutement pour l'U.S. Navy, était devenue tellement imprégnée de roman policier et de science-fiction, qu'elle ne pouvait plus prétendre donner une image exacte de la Marine. Roy Crane révèle ainsi la genèse de «Buz Sawyer» : « En 1943, les comics étaient remplis d'aviateurs. KFS aurait voulu une bande sur les Marines, mais cela exigeait une grande quantité de personnages. Quant à moi, j'avais envie de faire une série sur l'aéronavale : personne n'avait encore touché à ce sujet et il semblait très intéressant. Mon idée était de faire de Buz un pilote de chasse, à cause du panache, mais un officier de Marine m'apprit les difficultés qu'il y avait à recruter des équipages pour les bombardiers, et m'incita à faire de Buz un pilote de bombardement. » Roy Crane écouta d'autant plus la suggestion que Buz, pilotant un bombardier en piqué, avait *ipso facto* un compagnon inséparable en la personne de son mitrailleur arrière, Rosco Sweeney ; celui-ci, réserviste et simple soldat, fournissait le traditionnel compagnon pittoresque du héros. Le succès de cette heureuse combinaison fut immédiat, mais la santé de Roy Crane, qui assura seul pendant deux ans la totalité du travail — scénario et dessin, 6 strips et une planche chaque semaine ! — fut sérieusement atteinte par ce labeur harassant, mené contre la montre.

Après la guerre, il apparut que les deux personnages ne pouvaient plus cohabiter dans la même bande. La personnalité de Rosco s'étant peu à peu dégagée, ses vertus comiques, libérées par la paix, s'accordaient mal avec le sérieux de Buz. Rosco régna d'emblée sur la planche dominicale et disparut des bandes quo-

FINALLY CAME THE PROUDEST DAY OF ALL. THE SHAKEDOWN CRUISE WAS OVER, THE "TIP" ENTERED THE PACIFIC OCEAN, BOUND FOR ACTION
No. 2
Copr. 1943, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved
LET'S ASK THE PICKLEHEIMERS TO JOIN US. WE OWE THEM A DINNER.
OKAY. I'LL CALL THEM.

Rosco Swenney et Lucille. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

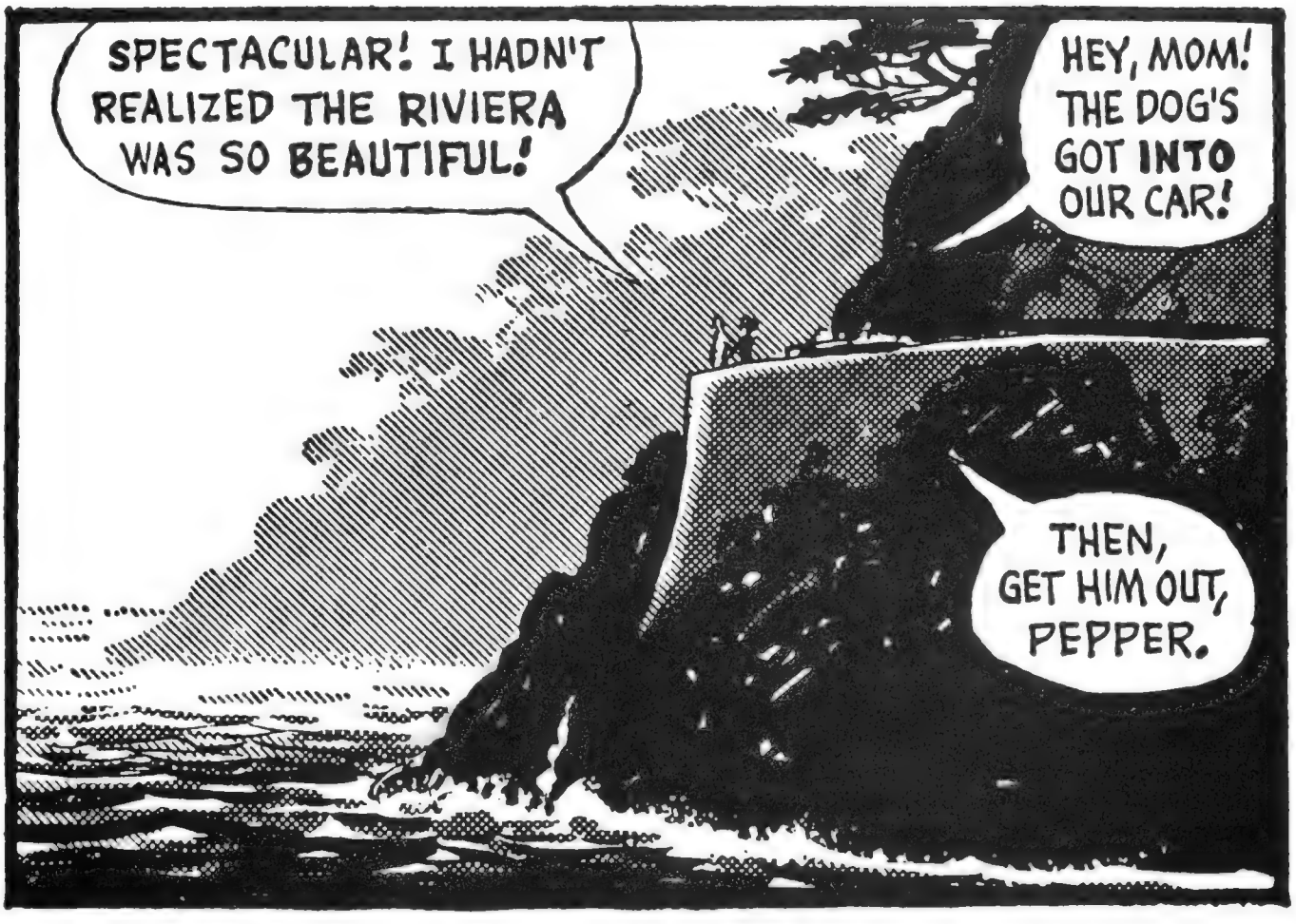
tidiennes après la guerre. Il vit en Floride, comme son créateur, exploitant un verger d'orangers. Il ne s'agissait pas de faire un nouveau « Blondie ». Rosco s'en distingue complètement. Célibataire, il vit avec sa sœur Lucille. Bon bougre, mais parfois agressif, maître sur son petit domaine, assez content de lui, il n'a rien d'un Dagwood. Brave femme sans beauté, campagnarde en robe à fleurs et chaussures de basket, indifférente devant les soldes, d'une force herculéenne, elle n'a rien de Blondie, que la compétence ménagère. Dans leur petite vie paisible — descentes en ville, journées à la plage, travaux quotidiens, démêlés avec le voisin ou avec le cambrioleur - qui - fait - du - bruit - au rez-de-chaussée, personnage aussi traditionnel que le fantôme en Ecosse — il y a pourtant place pour l'étrange : tous les quelques temps, un commis voyageur martien pose sa soucoupe sur leur pelouse et leur offre des fleurs-étoiles, un supercarburant ou un petit dinausaure désherbeur : Dinah, affamé de mauvaises herbes, a fini dans un zoo. Elle en ressortit pour un autre épisode. Espérons la revoir, car c'était un attachant petit monstre. Une autre originalité est que la série se passe en Floride (végétation, marais à alligators, guirlandes de mousse espagnole, etc.). Il est très rare qu'une bande américaine, se passant aux U.S.A., soit caractérisée géographiquement, car elle doit être lue partout et chacun doit s'y reconnaître.

Buz poursuit cependant une carrière mouvementée dans l'aéronavale, avec des intermèdes — permissions, passages dans le CIA, etc. Pour le plus grand plaisir du lecteur, Roy Crane unit le parfait mécanisme des bandes modernes avec la saveur allègre des séries d'avant-guerre, et a su éviter ce trop de sophistication qui entrave tant d'autres bandes. Buz échappe souvent à la guerre froide pour marcher sur les traces d'Easy et de Wash Tubbs. En France, où Wash n'a pas paru, ceux qui ont gardé de l'ancien Jungle Jim de Raymond, de certains Don Winslow même, un regret des escales exotiques, des atolls, des mers du Sud, de l'avion amphibie à l'ancre devant les cocotiers, retrouveraient cet ancien vent du large dans « Buz Sawyer », « soufflant des caps du passé vers les baies du présent », comme dit Swinburne. Récemment, un épisode étonnant introduisait Buz dans un jardin fantastique où, à coups d'hormones, un savant, sans doute pas plus fou que les autres, développait des variétés géantes de plantes carnivores, urticantes, empoisonnées. Quand Buz rôdait, de nuit, dans cette jungle, le Doubletone faisait merveille.

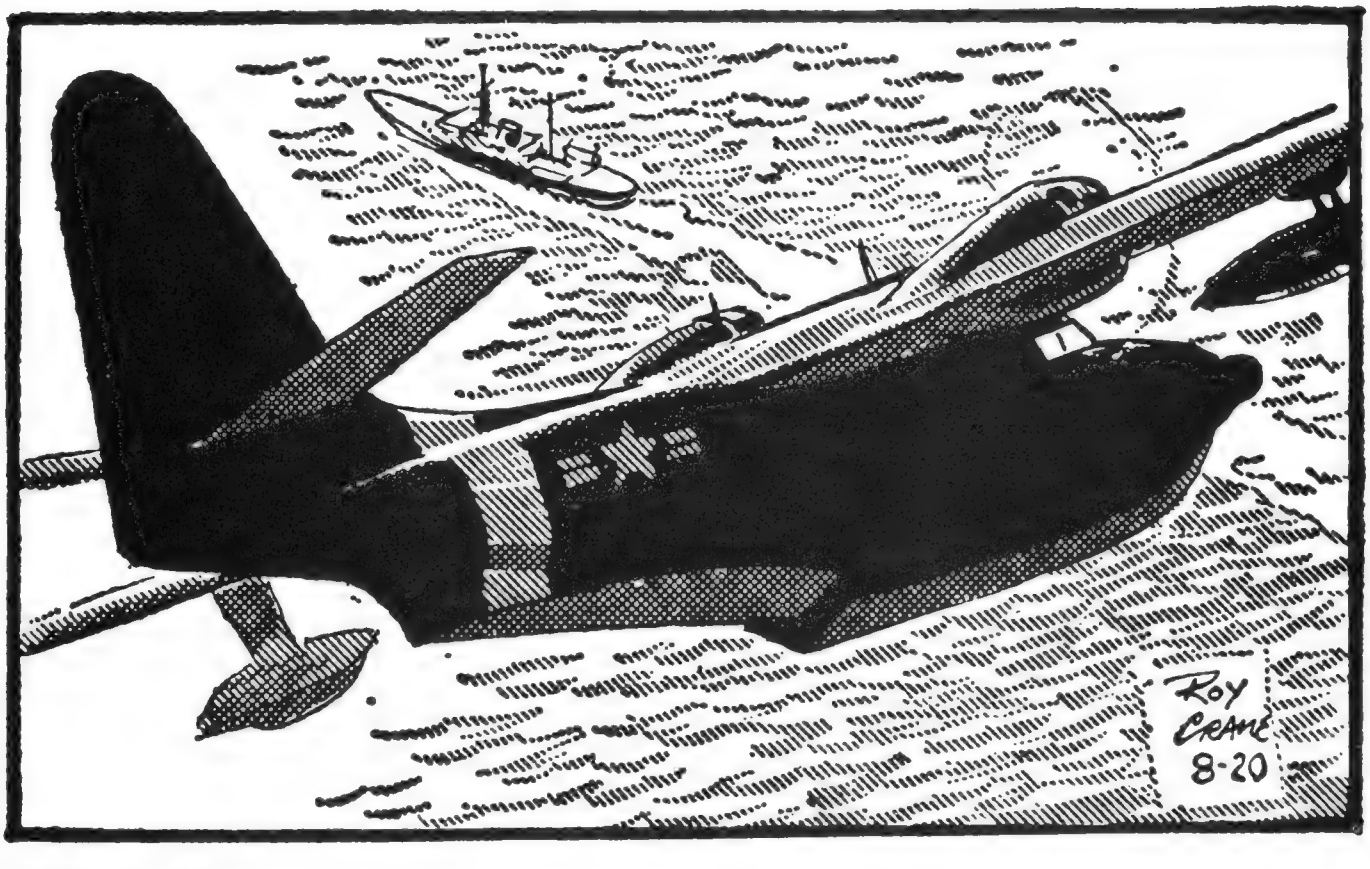
La documentation de Buz Sawyer est très poussée, mais ne s'étale pas gratuitement. Roy Crane est tout à fait *persona grata* dans l'U.S. Navy, il a reçu plusieurs remerciements officiels pour services rendus à l'Aéronavale, et les félicitations de James Forrestal. Aussi a-t-il pu se documenter lors d'une série de croisières, à bord de plusieurs porte-avions, un croiseur, un destroyer, un sous-marin. Plusieurs voyages en Europe — il vient encore d'y passer l'été — et en Afrique du Nord (Alger, Fez), trois voyages en Extrême-Orient, dont un au Laos et au Vietnam pendant les combats, une descente en Amérique Latine, tout cela donne aux images de Buz Sawyer l'authenticité de la chose vue, nécessaire à une bande qui suit l'actualité. S'il revient parfois dans la République de Costa Grande, Buz a connu la Corée, la crise de Cuba, a croisé en Méditerranée avec la 6e Flotte, et vient de se faire descendre sur le Nord Vietnam par une fusée russe.

On trouve aussi chez Roy Crane une intéressante évolution dans la conception des personnages. Jadis, et encore aujourd'hui dans bon nombre de bandes dessinées, régnait la conception simpliste de l'ennemi stupide, laid et féroce. Il a au contraire, dans « Buz Sawyer », tout à fait figure humaine — du moins quand il est réel et n'est pas quelque pirate sorti de l'ancienne tradition. Après le briefing des pilotes américains sur leur porte-avions, celui des pilotes russes chargés de le repérer nous montre des gens faisant eux aussi leur métier avec calme et compétence. Le soldat nord-vietnamien se découvre pour annoncer à la sœur tourière la perquisition du couvent ; celle-ci se passe sans fracas. Quel mélodrame c'eût été il y a 20 ou 30 ans ! Cette évolution ne se trouve pas seulement chez Roy Crane ; c'est une évolution importante, un signe de maturité.

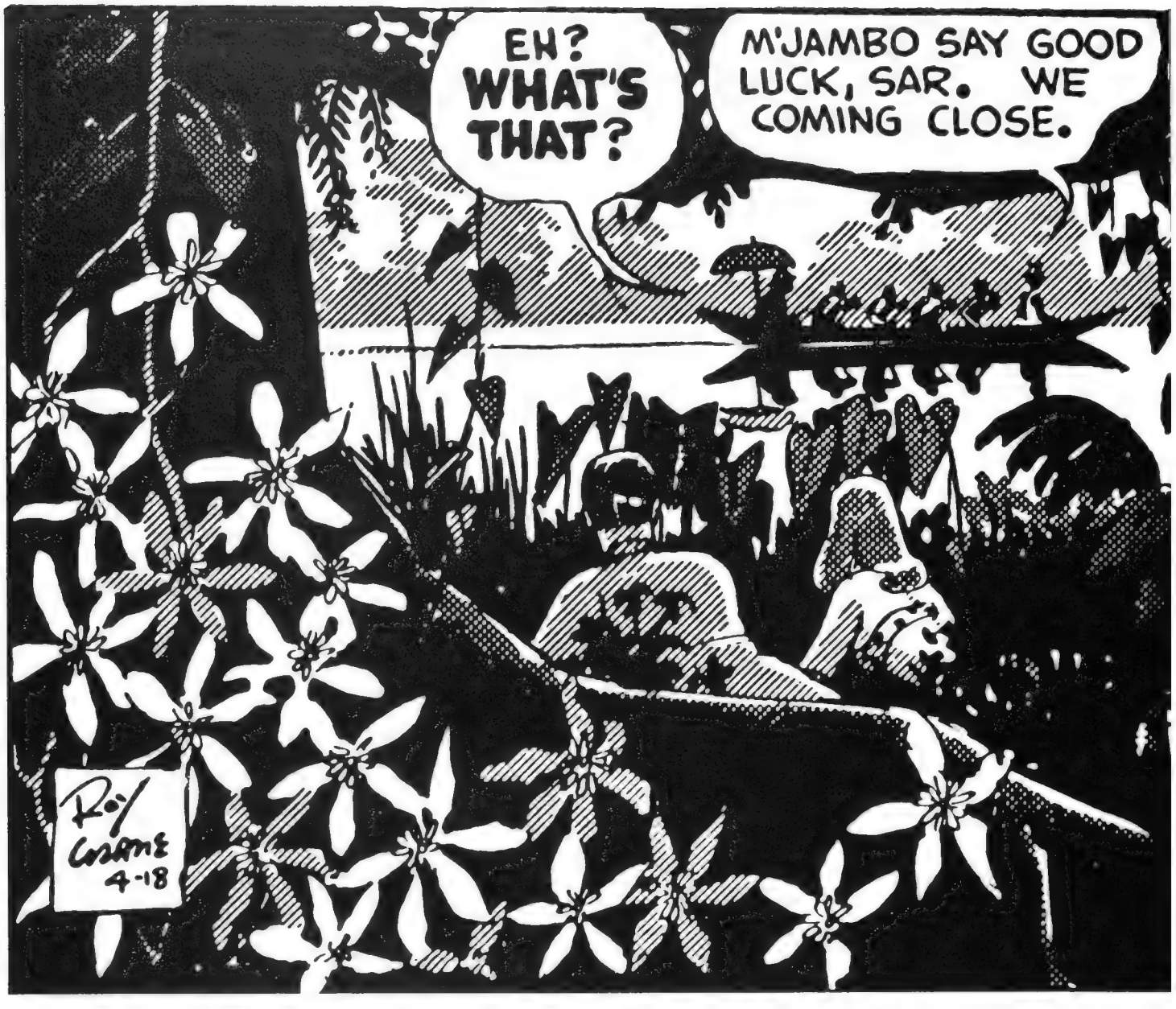
Quant au héros, ce n'est pas un surhomme, ni un Apollon. Agacé de le voir trop beau garçon, Crane lui a un jour cassé le nez. Il lui



Buz Sawyer, 1963. Une démonstration du doubletone.



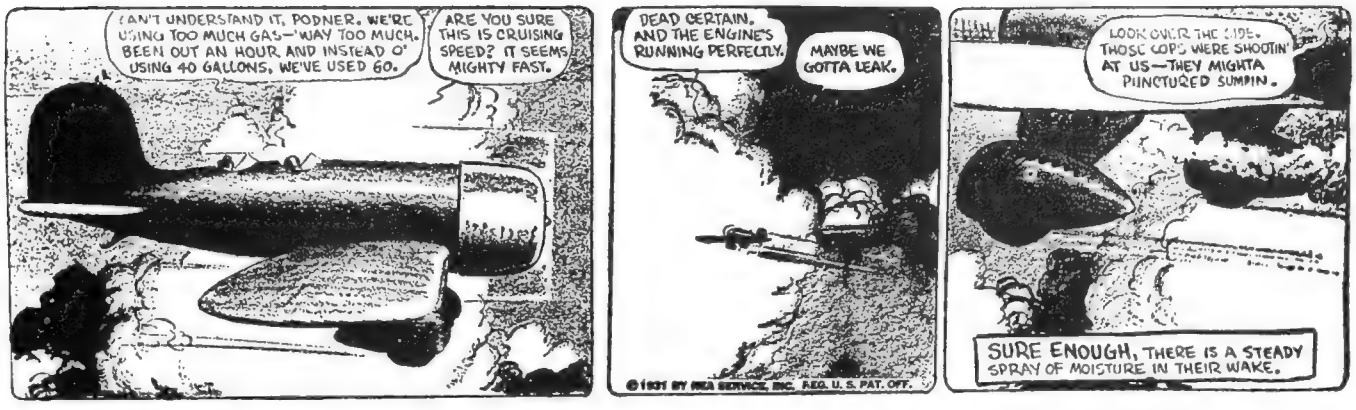
Buz Sawyer, 1964.
Copyright K.F.S. Opera Mundi.



Buz Sawyer, 1947. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

arrive son lot de mésaventures et de maladresses. Revenant à l'aéronavale après un long stage dans le contre-espionnage, il s'est souillé et rate ses appontages les uns après les autres, au point de désespérer et de se croire trop vieux. Honte suprême, lors d'un échange d'avions, il aplatit son « Phantom » sur un porte-avions anglais, devant tout l'état-major de l'OTAN. C'était une défaillance mécanique, mais le temps n'est plus où le héros vous posait sans encombre un quadrimoteur sur un toit de garage. De plus, la vie personnelle de Buz reflète une tendance qui s'est manifestée depuis les années 40. A cette époque, croyant rendre les héros d'aventures plus vraisemblables, leurs auteurs en ont marié un bon nombre : Dick Tracy s'est marié, Smiling Jack s'est marié, Winnie Winkle (la grande sœur de Perry-Bicot) s'est mariée, Foster a marié Prince Valiant, et Roy Crane a marié Buz Sawyer. Elle était charmante, Christy Sawyer, et ils eurent un fils, Pepper, que Crane a fait grandir normalement. C'était méconnaître la règle éternelle de la littérature épique, le héros doit être libre, disponible pour l'aventure. Après tout, dès l'origine du genre, on voit Ulysse faire juste son devoir et se ménager, ne se démenant vraiment que pour rentrer chez lui et retrouver sa femme. C'est la raison de la solitude du héros, dans la bande dessinée ou ailleurs, solitude qui a excité les élucubrations sans fondement — si l'on ose dire — de quelques exégètes à obsessions. Depuis, l'erreur a été reconnue. La femme de Smiling Jack a disparu, le mari de Winnie Winkle aussi, et la pauvre Christy. « J'avais fait une erreur en mariant Buz, le genre familial ne va pas dans un strip d'aventures. Je n'avais plus guère d'usage pour la femme de Buz et je m'en suis débarrassé. On a beaucoup plus de liberté avec les filles que le héros rencontre au cours de ses aventures. »

Conçu quatre semaines à l'avance, Buz Sawyer est exécuté au double de son format de publication, sur Doubletone, à la plume pour les personnages et accessoires de premier plan, au pinceau pour le décor. Dans ses personnages, Roy Crane recherche la silhouette, l'attitude, l'expression faciale caractéristiques ; il les accentue pour que l'image porte, et supprime tout ce qui disperserait l'attention. « Je suis un cartoonist, pas un illustrateur », dit-il. Il a même regretté le réalisme d'Easy et de Buz : « Easy avait des muscles, de larges épaules, l'air d'un bagarreur. Or ce n'aurait pas dû être nécessaire ; ses actes auraient dû suffire à le caractériser. Je me disais souvent que, si je faisais jamais un autre strip, je n'y mettrais aucun personnage réaliste. Et puis j'ai commencé Buz Sawyer, et j'ai oublié. Non seulement j'ai fait un


CAN'T UNDERSTAND IT, PODNER. WE'RE USING TOO MUCH GAS—WAY TOO MUCH. BEEN OUT AN HOUR AND INSTEAD O' USING 40 GALLONS, WE'VE USED 60.
ARE YOU SURE THIS IS CRUISING SPEED? IT SEEMS MIGHTY FAST.
DEAD CERTAIN. AND THE ENGINE'S RUNNING PERFECTLY.
MAYBE WE GOTTA LEAK.
LOOK OVER THE SIDE. THOSE COPS WERE SHOOTIN' AT US—THEY MIGHTA PUNCTURED SUMPIN.
SURE ENOUGH, THERE IS A STEADY SPRAY OF MOISTURE IN THEIR WAKE.

Wash Tubbs, 1931. Copyright N.E.A.-U.P.I.

SECOND NIGHT
HMMM! WHAT'S THAT?
BUZ IS WAKED BY A SLIGHT RUSTLING ON THE BALCONY.
QUIETLY A FIGURE ENTERS THE ROOM.
IN A SHAFT OF MOONLIGHT, BUZ CATCHES A GLEAM FROM AN UPRAISED KNIFE.

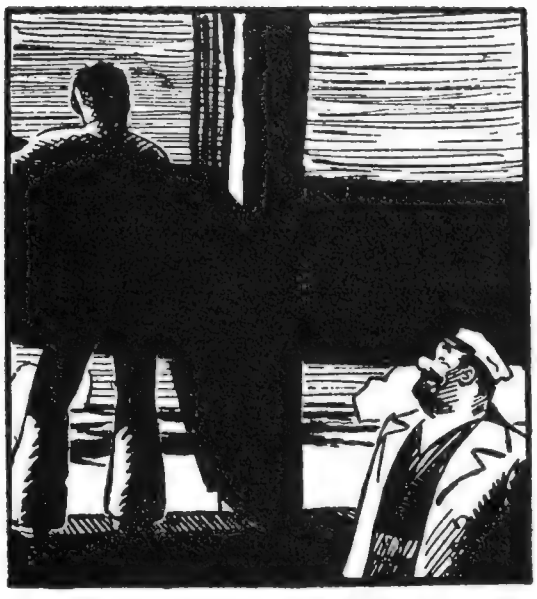
Buz Sawyer, 1964. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

personnage réaliste, mais encore je l'ai fait beau. Quelle erreur ! Combien d'heures elle m'a coûté ! La variation la plus minime, et il ne se ressemble plus. Il n'a jamais été amusant à dessiner comme Sweeney.» Quant au décor, il frappe par son caractère pictural : les effets atmosphériques, la profondeur obtenue par un échelonnement rigoureux des plans, la vigueur des premiers plans moins détachés sur les lointains gris et blancs, la riche découpe des feuillages sombres sur les fonds brumeux ou lumineux, tout cela distingue les images de Roy Crane entre toutes les autres. Roy Crane est un de ceux qui ont le plus contribué à faire un art de cette technique du noir et blanc, qui est un des principaux apports de la bande dessinée. « Ma conception du dessin a toujours été en noir, blanc et gris, mais, fondamentalement, surtout en noir et blanc, les gris servant à accentuer l'un ou l'autre. Au contraire de beaucoup de dessinateurs, je considère le blanc comme la couleur la plus utile car, par contraste, elle fait ressortir les autres. J'ai une règle : aussi noire que soit la nuit, aussi sombre que soit la caverne, il faut qu'il y ait une masse de blanc. » Rembrandt est son peintre favori.

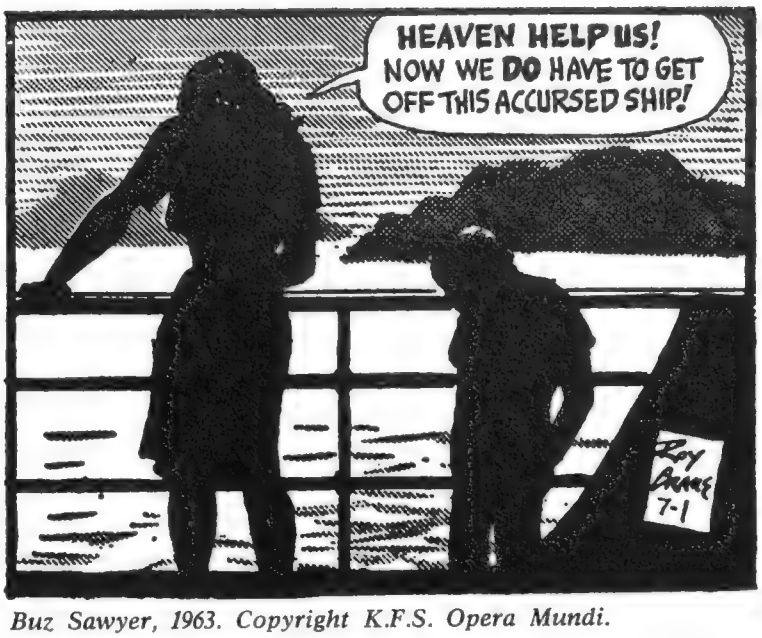
Roy Crane fut aussi un pionnier de la nouvelle technique narrative, parente du cinéma. Pendant que Foster introduisait les plongées et contre-plongées, Crane faisait succéder à de vastes plans généraux un gros plan significatif. Par exemple (1931) un avion loin dans le ciel, puis la fuite d'essence sur son flanc. Il est l'auteur du gros plan le plus poussé, sans doute, de toute l'histoire de la bande dessinée : un œil, qui tient plus de la moitié d'un strip. La recherche du mouvement expressif, l'habileté à créer des ambiances et à situer l'action par un décor savant, permettent de réduire le nombre des images, en donnant à chacun un contenu narratif élevé (d'autres narrateurs fragmentent beaucoup plus l'action, qui progresse à peine d'une image à l'autre). Au moment où la crise se noue, le récit accélère par la succession rapide d'images-chocs, sans vaines transitions.

Aujourd'hui, Roy Crane vit à Orlando, en Floride (comme Leslie Turner. On pourra parler d'une « école d'Orlando »). En 1950, il a reçu le Reuben, la plus haute distinction des cartoonists. Pourtant, il y a chez lui une certaine tristesse, née des conditions de travail. Il déplore la réduction du format des images depuis les années 40 (réduction de plus d'un tiers) : « Ils ont à peu près tué la sorte de strip que j'aime dessiner. Il n'y a plus de place pour l'action ou pour les recherches d'atmosphère. Si les dessins doivent encore diminuer de format, j'abandonnerai ; d'ailleurs, les bandes quotidiennes mourront, à part les séries comiques les plus simples.» Il regrette aussi les impératifs commerciaux atteignant les planches du dimanche : « Il fut jadis amusant de dessiner une planche du dimanche ; il n'y avait guère de limitations. Mais ces jours-là sont passés à jamais. Il faut maintenant dessiner les planches de façon qu'elles puissent être remontées dans le format des tabloïdes (journaux de demi-grandeur) ainsi qu'un tiers de page. Du coup, il devient impossible de mettre certaines images en valeur. » Roy Crane nous révèle surtout le labeur harassant que représente l'exécution de 6 strips et d'une plan-

Buz Sawyer, 1965. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

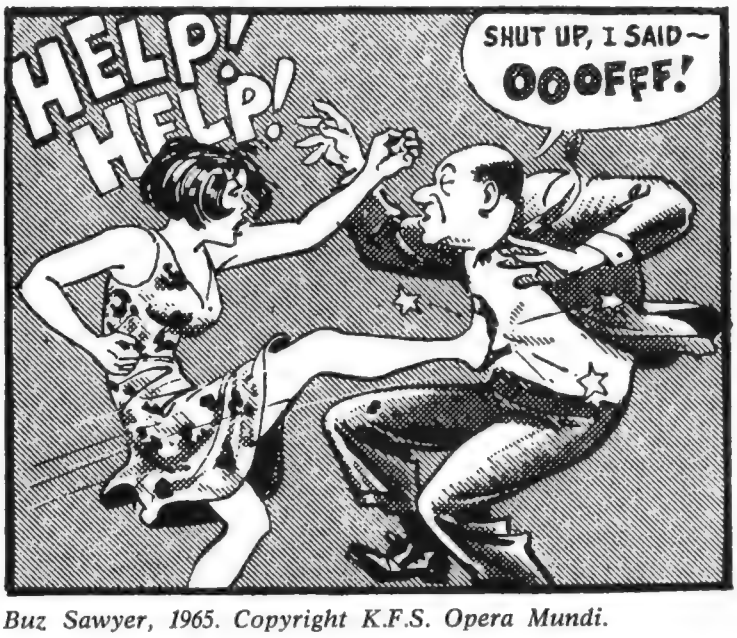


Wash Tubbs, 1934. Copyright N.E.A. - U.P.I.



Buz Sawyer, 1963. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

Wash Tubbs, 1934. Copyright N.E.A. - U.P.I.



Buz Sawyer, 1965. Copyright K.F.S. Opera Mundi.

che dominicale, semaine après semaine, sans arrêt. « C'est cela, la paille qui rompt le dos du chameau: la planche du dimanche. On a du succès, alors le syndicat insiste pour qu'on en dessine une. Et nous autres cartoonists, désireux de gagner plus d'argent, nous acceptons ; pour découvrir trop tard qu'il n'est pas possible d'y arriver. Alors nous engageons des assistants, et souvent la qualité baisse. » Roy Crane rend hommage à la valeur des siens, en particulier Hank Schlensker. « Je ne connais aucun cartoonist qui rende à ses assistants le crédit qui leur est dû, bien que tous, en particulier ceux qui ne font pas une simple bande humoristique, et ceux qui ont le plus de succès, et ceux qui ne limitent pas leur rôle au dessin, en fassent le plus grand usage. C'est une course désespérée pour tenir les délais, et bien peu — aucun, même — peuvent y arriver sans une aide *considérable* s'ils paraissent sept jours par semaine. Il est *impossible* autrement de tenir à la fois les délais et la qualité sur plusieurs années. A cause d'ulcères dus à cette tension, je n'ai pas fait un dessin complet depuis dix ans. J'ai toujours donné à mes assistants des esquisses pour qu'ils les achèvent. A mesure qu'ils progressaient, je leur ai laissé plus de liberté. Maintenant, je suis surtout un directeur, un coordinateur de leur travail. En général, j'en suis satisfait, et je vais bien depuis deux ans. Mais quelle course de rat ! Je m'étonne d'avoir tenu 42 ans... »

Roy Crane est modeste. On ne distingue dans son œuvre aucune rupture de style. Dans ses images les plus récentes, on retrouve, évolués, des attitudes, des physionomies, le même style, qui étaient déjà dans « Wash Tubbs » il y a trente ans. Ses « esquisses » doivent comporter l'essentiel. Quant aux excellents résultats obtenus par le système de l'atelier, très répandu, en effet, dans la bande dessinée, ils ne doivent pas surprendre : l'enluminisme des manuscrits, la peinture même, ont fonctionné ainsi pendant des siècles, pendant leurs plus beaux siècles. Tout dépend de la maîtrise du chef d'atelier. L'assistant devait être la main de son maître. C'est ce que Roy Crane a réussi à faire. Un maître étant, par définition, celui qui forme des élèves dignes de lui, on voit que Roy Crane, par là et par son talent personnel, a droit doublement à ce titre.

Pierre COUPERIE.

En France, on peut suivre « Buz Sawyer » dans l'édition parisienne du New York « Herald Tribune », et les planches du dimanche (Rosco Sweeney) dans l'« Overseas Weekly » de Francfort et le « Weekly Tribune » de Genève.

Illustration de Pierre Couperie

EANDO BINDER

VIA ANTEROS

Allô la Terre ! La première expédition martienne reprend le contact radio. 791e jour. Gillway au micro. Votre message demandant un contact en code au lieu du Top a été reçu hier. Aujourd'hui, j'ai branché toutes les batteries disponibles, j'espère que vous recevez. Nous étions fous de joie quand votre message est arrivé hier. L'année martienne est longue. Nous avons fait une fois le tour du soleil pendant que la Terre le faisait deux fois, depuis notre dernier message. Selon les calculs de Fred Markers, 260 millions de miles nous séparaient il y a juste onze mois. C'est effrayant d'y penser. Il a calculé que la prochaine opposition se produirait dans cinquante jours. A-t-il raison ?

Il y a beaucoup à dire. D'abord, tous les sept — Alado est mort — nous sommes en bonne santé ; nous nous sentons de vrais Martiens. Mais nous n'avons pas renoncé à la Terre. En fait, nous nous activons à fabriquer un carburant pour le retour. Il faut tout vous raconter, car notre dernier message, il y a deux ans, disait que la fusée n'était plus qu'un tas de ferraille.

La situation était la suivante : les créatures féroces semblables à des fourmis à trois pattes nous assiégeaient dans notre hutte d'argile et attaquaient tous les jours. Proosett et Cruishank avaient été tués. Notre seule défense était la cellule au sélénium, que nous utilisions pour électrocuter l'ennemi. Une étincelle a sauté jusqu'à la fusée et fait exploser les réserves de carburant. Nous nous sommes crus perdus : nous étions bloqués sur Mars et cernés par un ennemi innombrable.

Je dois admettre que j'avais, sans le vouloir, peint le tableau trop sombre, car une semaine plus tard, la situation avait changé. Inexplicablement, les insectes avaient disparu. Un jour, tout simplement, on ne les a pas revus alors qu'il y en avait eu des hordes sur les collines. Ils n'ont jamais reparu. Swinerton le biologiste pense qu'ils sont analogues aux fourmis guerrières de la Terre, des nomades belliqueux toujours en marche, attaquant et mangeant tout ce qui est sur leur chemin. Heureusement, notre hutte d'argile et l'astronef n'étaient pas comestibles. Mais ils ont eu Proosett et Cruishank !

Libérés de la menace des insectes, nous avons pu voir que la fusée n'était pas aussi mal en point qu'il avait semblé. Les batteries s'épuisent, la suite à demain. Pouvez-vous nous envoyer de la musique ? Nous n'avons rien entendu en deux ans ; bien sûr, Dordeaux joue de la guitare et nous formons un quatuor passable, Swinerton, Greaves, Parletti et le capitaine Atwell.

792e JOUR. — Merci pour la vérification des calculs de Markers, bien qu'elle confirme l'impossibilité de repartir pendant la prochaine opposition. Nous ne pouvons fabriquer assez de carburant pour revenir à une vitesse adéquate. Nous espérons en réussir assez pour dériver en chute libre vu l'orbite de la terre et y être recueillis au bout d'un an. En supposant que la fusée survive au voyage. Sans parler de nous-mêmes, et de la question des vivres. La fusée : les réservoirs formaient un anneau contre l'arrière de la coque. L'explosion l'a mis en lambeaux. Comme c'est tout ce que nous pouvions voir depuis la hutte, nous avions cru que tout l'engin avait sauté. Mais quand nous y sommes allés, nous avons trouvé l'avant intact avec ses réacteurs. Heureusement, tous les approvisionnements avaient été stockés dans la hutte.

Le capitaine Atwell annonça bientôt que nous pourrions réparer l'appareil. Inutile de détailler trois mois de travail. Employant un chalumeau oxhydrique, bricolé par Alado en utilisant les gaz de l'appareil d'électrolyse de la mare, nous avons découpé la partie démolie. Une paroi fut soudée soigneusement sur la section ouverte et, pour plus de précaution, deux centimètres de goudron furent étendus sur toutes les jointures. Nous avons obtenu ce goudron par combustion partielle des buissons dans des fours creusés dans le sol. Le gyroscope a été replacé au centre de gravité, l'engin est prêt à partir, mais il n'y a pas de carburant. Quand tout cela fut fait et notre camp parfaitement installé, alors seulement le capitaine Atwell permit l'exploration. Nous étions sur Mars depuis quinze semaines.

Comme je l'ai dit hier, nous fabriquons actuellement le carburant qui ramènera sur Terre, nous l'espérons, notre demi-fusée. Pourtant, nous avons désespéré, car il y a seulement deux mois que Parletti, infatigable, trouvait un riche dépôt de minerai de sélénium, à moins de 50 miles de notre camp. Mais je vous raconterai tout cela plus tard. Merci pour la musique. Nous avons préféré « Les lunes de Mars », la chanson qu'on nous a dédiée.

793e JOUR. — Après la réparation de la fusée, il nous restait un mois avant la mauvaise saison. Ici, elle est, bien entendu, deux fois plus longue que sur la Terre. Le capitaine Atwell a formé un détachement d'exploration composé de Swinerton, Dordeaux et Parletti. Bien armés, portant une semaine de rations et d'eau, ils ont piqué vers l'ouest, vers le plus proche canal. Les gros réservoirs d'oxygène harnachés sur leur dos n'élevaient pas leur poids total aux trois quarts de leur poids sur Terre.

Markers, Greaves, Alado et moi sommes restés ici pour assurer l'entretien. Il y a toujours quelque chose à faire. L'appareil électrolytique doit être surveillé et actionné six heures par jour pour nous fournir en oxygène. Les cellules de sélénium doivent être réglées périodiquement, sinon elles surchargent. Le miroir solaire, sur le toit, doit être nettoyé deux fois par jour : il nous fournit le courant pour chauffer la hutte. Le reste du temps, nous jouons aux cartes et aux échecs. Parfois, nous allons chasser le petit gibier dans les broussailles autour de notre mare. Nous avons pris goût au steack à goût de homard, de ces semi-insectes martiens.

Les explorateurs revinrent fatigués et avec des gelures. Le capitaine Atwell était calme, mais Dordeaux et Parletti, très excités, parlaient en même temps et Swinerton faisait chorus. Il fallut leur donner la parole à tour de rôle pour que leur jargon archéologico-géologico-biologique devienne compréhensible. La suite à demain, une des batteries ne donne plus.

794e JOUR. — Les explorateurs avaient atteint un canal à environ 100 miles vers l'ouest, après avoir marché bon train pendant deux jours, grâce à la faible pesanteur. D'abord, cela ressemblait au rivage d'un lac disparu. Mais l'étonnante rectitude du rivage indiquait que c'était bien un de ces canaux qui ont tant intrigué les Terriens. L'autre rive était hors de vue. Comme les astronomes l'avaient pensé, les canaux ont bien 50 miles de large, pour être visibles de la Terre. Une jungle de plantes rabougries commençait sur pente et s'épaississait vers le fond. Ils n'ont pu vérifier, mais il est certain qu'un courant d'eau appréciable circule toujours au milieu de l'immense canal, assez d'eau pour faire vivre cette oasis. Ils s'émerveillèrent de l'énorme ri-

vière qui devait balayer une pareille vallée, il y a des âges et des âges. Tout ce qui est désert, les régions ocre-rouge au télescope, était peut-être irrigué jadis par ces canaux effarants.

Ils décidèrent de suivre le canal vers le sud, pendant deux jours. Plusieurs formes de vie furent aperçues parmi les buissons et les arbres. Swinerton jure qu'il a vu une créature à deux têtes, une à chaque bout du corps. Les autres, un monstre à dix pattes, de plus de 3,50 m de large, semblable à une araignée géante. Et aussi une créature qui n'était qu'une grosse roue avec une tête au centre, roulant ici et là. Swinerton nous rappelle que l'évolution a eu ici beaucoup plus de temps que sur Terre pour produire des monstres. Mais il dit que ce sont seulement des restes, en voie d'extinction, de ce que la faune martienne a dû à son apogée, il y a environ un million d'années.

795e JOUR. — Il leur a fallu traîner Swinerton de force, pour l'empêcher d'aller se perdre dans la jungle afin de voir de plus près. Et ils reprirent leur marche. Le jour suivant, Parletti ne se contint plus quand le rivage devint falaise et montra des strates qui en dirent long à son œil d'expert. Il les compta, les examina à la jumelle, et se lança sur les géologies martiennes, déclarant que Mars avait eu jadis des océans proportionnellement aussi puissants que ceux de la Terre, des océans à haute salinité, qui devaient être riches en or. Ceci s'accordait avec l'analyse que Greaves avait faite du sable du désert, ancien sédiment marin, qui est farci d'or rouge. C'est l'or qui donne à la planète sa couleur rougeâtre dans les télescopes. Greaves soutient qu'à chaque pas que nous faisons sur Mars, nous marchons sur l'équivalent d'un dollar d'or ! Swinerton établit par la suite que même la vie martienne est imprégnée d'or. Ayant coagulé un prélèvement de sang avec un sel d'étain, il a obtenu le pourpre iridescent de l'or colloïdal.

A propos du canal, Parletti estime que la vie sur Mars a dû commencer il y a 3 milliards d'années ! La planète serait entrée en déclin il y a plus d'un milliard d'années, alors que la Terre était encore un globe chaud et instable.

Mais le plus stupéfait fut Dordeaux. Cela se produisit le même jour, tard, quand ils virent quelque chose s'élever sur l'horizon : une ligne brisée de murs et de tours brillant dans la lumière dure du soleil. Les ruines d'une ville antique !

Ils les atteignirent le lendemain matin et explorèrent ces vestiges couverts de lichens. Il ne restait pas grand chose à part des murs de pierre brisés, érodés, et tout un débris de rocs et de poussière lourde. Pourtant, ils purent deviner le plan d'une énorme ville, construite géométriquement. De nombreux bas-reliefs montraient que les Martiens, physiquement, ressemblaient plutôt à des insectes, avec de larges ailes. L'ancienne atmosphère dense et la faible pesanteur avaient fait du vol un attribut normal de la vie.

Le capitaine Atwell devait tenir à l'œil Dordeaux ; ses instincts d'archéologue ayant pris le dessus, il disparaissait à tout instant pour aller voir tout ce qui sollicitait son attention.

En tout cas, la plus grande découverte eut lieu plus tard, le même jour, alors qu'ils se tenaient tous les quatre sur la berge du canal. Du fond de celui-ci se dressaient les bords déchiquetés d'une verte feuille de métal encroûtée d'une rouille millénaire. Il fut aussitôt évident que c'était une section d'un gigantesque tuyau, encastré dans le canal et aussi large que lui ! Les Martiens avaient, sans aucun doute, employé un système de pompes pour amener l'eau des pôles : par elle-même, l'eau n'aurait jamais pu remonter la pente déterminée par l'aplatissement polaire de Mars. Dordeaux évoqua les formidables travaux que représentait la réalisation d'un réseau de canaux enserrant Mars. Des stations de pompage géantes toutes les quelques centaines de milles. Des millions de mètres carrés de terre desséchée irrigués. Un monde mourant adapté à la vie. Une lutte héroïque contre l'inévitable. Et maintenant ceci, les débris d'une civilisation !

Dordeaux, après un examen minutieux des pierres et des ossements, est arrivé, depuis, à la conclusion que cette ville — et peut-être toutes les autres — était encore florissant il y a seulement 50 000 ans !

796e JOUR. — Vous avez vu les résultats de notre première exploration hors des alentours immédiats. Dordeaux maintient qu'on peut croire à la survie des Martiens aujourd'hui encore. Quelques groupes ont peut-être réussi à supporter le froid des pôles et vivent grâce à l'eau abondante qu'ils y trouvent.

Une autre sortie a été faite vers le canal. Cette fois, Markers a rapporté plusieurs centaines d'excellents clichés. Ils intéresseront beaucoup les savants, si nous revenons un jour. Markers a pris aussi une trentaine de mètres de pellicule, filmant la cité du haut de la plus haute ruine qu'il ait pu gravir.

797e JOUR. — Nos explorations ont cessé avec l'arrivée de l'automne. Et quel hiver ! En six mois la plus haute température enregistrée a été de — 19°. Mais elle est tombée parfois à — 20°. Pendant ce temps, nous sommes restés dans notre hutte d'argile, sortant uniquement pour réajuster les cellules de sélénium, nettoyer le miroir solaire sur le toit, apporter de la glace pour l'appareil à électrolyse, etc. Le capitaine Atwell a pris sa part de cela, comme de tout. C'est à lui qu'est dû notre succès. Un chef et un homme.

Il n'y avait pas de neige, évidemment, mais parfois, pendant les vagues de froid les plus marquées, un givre léger couvrait nos fenêtres — un givre de gaz carbonique ! Des tempêtes, qui bombardaient nos murs de sable, se déchaînaient fréquemment, mais n'ont jamais duré plus d'un jour.

Nous étions confortables dans notre robuste maison d'argile, le courant du miroir solaire alimentant notre radiateur. Mais pendant la période la plus froide, quand le soleil était au plus bas et que le miroir ne chargeait guère, il nous fallut mettre nos plus lourds vêtements pour lutter contre la température glaciale dans la hutte. Même l'eau de boisson a gelé pendant trois jours. Il nous fallait réchauffer sur nous les protéines comprimées avant de pouvoir les manger.

Greaves nous est revenu avec de mauvaises gelures aux pieds après être allé vérifier l'appareil d'électrolyse. Il n'était resté dehors qu'une heure. Dès lors, Atwell nous fit relever tous les quarts d'heure pour les corvées extérieures. Greaves a été bien soigné par Parletti, mais il a perdu deux orteils. Cependant, ce froid extrême n'a duré que dix-sept jours. Le reste du temps ressembla plus à un rigoureux hiver polaire sur Terre.

L'hiver apporta la monotonie. Il y eut des moments où nous aurions vendu notre âme pour de la musique, et même pour une annonce publicitaire! Nous avons joué au bridge jusqu'à écœurement. Alado et Swinerton ont marqué tant de points en deux mois que, s'ils avaient été payés au

millième de « cent » le point, nous aurions tout perdu.

Inévitablement, il y eut des querelles. Elles ne se prolongèrent et ne s'envenimèrent jamais. La conscience d'être seuls sur un autre monde nous unissait. Notre stricte égalité, sous la discipline sans faille du capitaine Atwell, ne permettait pas de rancœurs durables.

Nous avons célébré Noël et le Nouvel An en chantant tout ce que nous avons su, accompagnés par la guitare de Dordeaux, et en nous octroyant un bol de bouillon chaud supplémentaire. Et nous avons célébré le 4 Juillet, et l'hiver durait encore !

798e JOUR. — La montée du soleil vers le zénith produisit un dégel sans eau. La température diurne commença d'osciller autour de zéro. Nous pûmes enfin sortir et détendre nos muscles par de petites marches. C'est alors que nous avons sérieusement parlé de la question du carburant. Nous avions peur de l'aborder, auparavant. Notre seul espoir était de trouver un gisement de sélénium. Greaves promettait de l'extraire du minerai. Si on trouvait du minerai.

Le capitaine Atwell établit deux équipes pour chercher sans cesse dans toutes les directions. Parletti, Swinerton et Alado dans l'une. Dordeaux, Greaves et lui-même dans l'autre. Dès que le temps le permit, son plan fut mis à exécution. Le chef de chaque détachement devait faire une rapide analyse du sol à chaque mile, avec son nécessaire de chimiste. Les autres observeraient tout ce qu'ils voudraient, pourvu que cela ne prenne pas trop de temps. Atwell avait établi un système commode de caps et de directions qui permettait de ne jamais revoir du territoire déjà exploré. Le ciel sans nuages, et cette boussole, bizarre mais sûre, qui marque le Nord et l'Est, furent leurs guides. En tout, les deux équipes firent 16 sorties d'une semaine et 10 de deux semaines en neuf mois.

C'est pendant une de ces randonnées qu'Alado eut une inflammation pulmonaire. On le coucha, on le soigna, mais la pneumonie s'y mit. Il était mort une semaine plus tard. Pas une mort de héros, mais il mourut avec un sourire. Ses derniers mots, les yeux fixés sur la brillante étoile du soir, furent simplement : « Adieu, Terre ! » Nous l'avons enterré la nuit, sous les deux lunes de Mars. Demain, à sa mémoire, nous n'émettrons pas.

800e JOUR. — L'opposition s'approche. Nous voudrions bien en profiter, mais ce sera impossible. Nous aurons à peine assez de carburant pour décoller de Mars et partir vers le Soleil en chute libre. Il va falloir calculer soigneusement, sans quoi nous manquerons la Terre, l'an prochain. Nous tâchons de ne pas nous leurrer. Nos chances d'arriver, avec une moitié d'astronef et du carburant grossier sont faibles. Surtout, il y aura la course entre le temps et la consommation d'oxygène, pendant ce voyage d'un an. Mais nous ne pouvons rester sur Mars. Nos vivres s'épuisent. Nous ne pourrions pas vivre de la chasse : les munitions se font rares. Même les cellules solaires commencent à faiblir et elles sont la seule chose qui nous sépare de la mort du froid. Ainsi, il nous faudra courir notre chance sur notre demi-fusée.

C'était il y a neuf mois que les équipes d'exploration ont commencé à parcourir la région, cherchant du sélénium. Markers et moi, restés au camp, avions du travail du matin au soir. Mais Markers, avec de l'énergie pour deux, trouva le temps de faire des observations soigneuses avec le télescope de 10 cm, sur le toit. Il a découvert deux nouveaux satellites de Jupiter, minuscules et très éloignés. Un, aussi, pour Saturne, et même un pour Pluton. L'atmosphère raréfiée produit des conditions d'observation idéales. Markers a complètement repéré les orbites des deux lunes, et de onze nouveaux astéroïdes. Il leur consacre beaucoup de temps et s'occupe particulièrement de celui qu'on appelle Antéros, qui a une orbite très excentrique. Il l'a calculée jusqu'à sept décimales.

Plusieurs fois il m'a fait admirer Jupiter avec ses bandes colorées et Saturne avec ses anneaux. Mais c'est la Terre qui m'a surtout fasciné, une demi-sphère vert et or, avec des cornes brillantes. La calotte polaire boréale brillait comme un diamant, et presque toute la surface était couverte d'un voile de nuages blancs. Mais, au travers, je pouvais voir les continents et les océans, si familiers que cela me serrait le cœur.

C'est peut-être incroyable, mais Chicago était visible, comme un point de lumière. Je l'ai vue juste au moment où elle dépassait le terminateur et entrait dans la nuit. Vue d'ici, Chicago semblait placée dans un grand creux sombre bordé par le reflet blanc du lac Michigan. Juste au moment où il passe dans la nuit, le lac devient totalement noir, le creux encore plus sombre, et la ville flamboie comme un joyau minuscule.

Markers, qui est de Chicago, regarda quand je le lui montrai. Puis il s'écarta et ne dit plus grand chose pendant une bonne heure. Il y avait déjà longtemps que le mal du pays nous tenait.

Un autre repère édifié par l'homme est visible : la grande Muraille de Chine. Elle semble un fil d'argent qui ondule sur les montagnes sombres de la Mongolie.

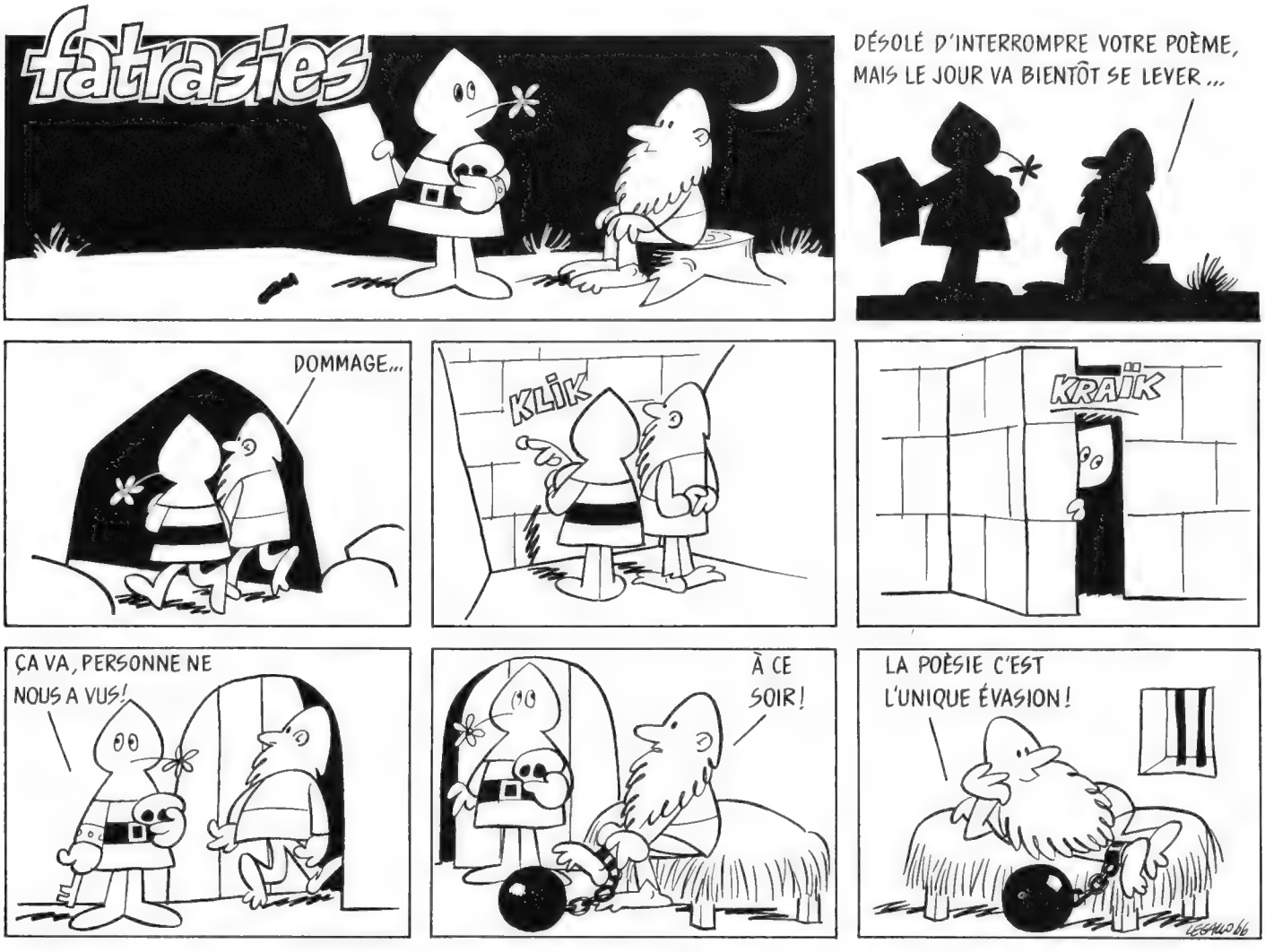
Markers et moi avons eu une belle peur, une fois. Au milieu de la journée, nous avons entendu une forte explosion dehors. Mis vêtements épais et casques à air, sortis en trombe : c'était l'appareil à électrolyse, au bord de la mare. Une fuite avait laissé oxygène et hydrogène s'accumuler en un mélange explosif. Une étincelle l'avait enflammé. La plus grande partie des tubulures de verre était pulvérisée. Les deux expéditions venant juste de partir avec toute la réserve d'oxygène, nous étions menacés d'un manque imminent de ce gaz pour nous-mêmes. Nous nous mîmes à travailler comme des furieux. Markers, qui sait tout faire dans un laboratoire, souffla les tubes de verre nécessaires et je l'aidai de mon mieux à les mettre en place. Il nous fallut toute la journée. Pendant les trois dernières heures, nous avons respiré l'air martien, n'ayant plus d'oxygène.

Tous les deux, ce soir-là, nous avons eu une forte bronchite. Nous avons bu de l'eau bouillante — 59° sur Mars — et nous sommes enveloppés de couvertures pour suer. Une semaine après, quand l'équipe de Parletti est revenue, nous étions toujours faibles et fiévreux. Se transformant de géologue en docteur en une seconde, Parletti nous a rétablis. Parfois, ici, la mort ne passe pas très loin.

801e JOUR. — Pour résumer les trouvailles des deux équipes, je commencerai par l'étrange crypte que Atwell, Dordeaux et Greaves ont découverte dans le désert vers l'Est. C'était une pyramide, si semblable à celles de l'ancienne Egypte qu'ils crurent avoir des hallucinations. Dordeaux en tomba à genoux

SUITE PAGE 23

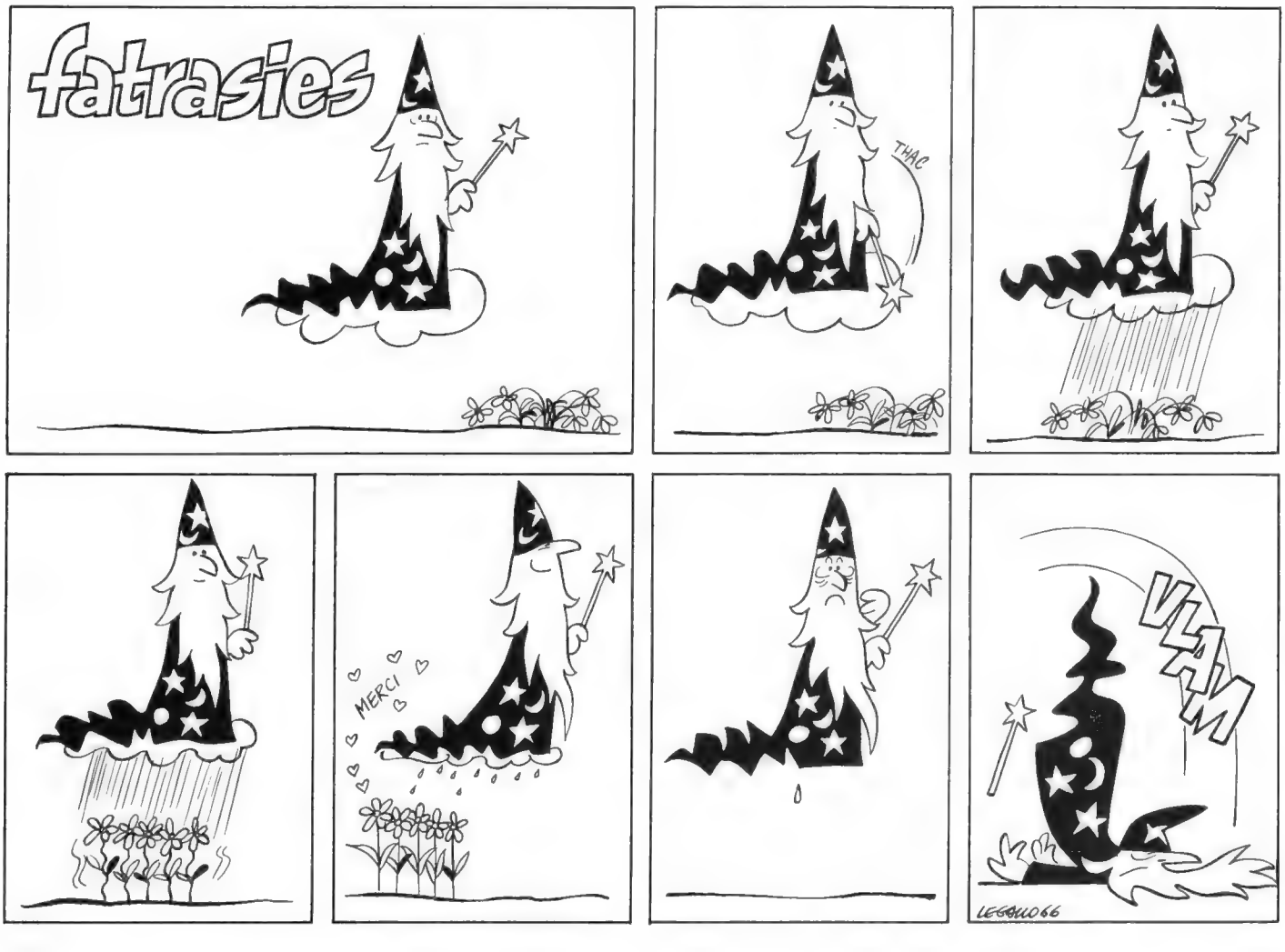
fatrasies
SA MAJESTÉ LE ROI ARTHUR!
MESSIRE LANCELOT!
MESSIRE YVAIN!
MESSIRE MORDRET!
IL NE MANQUE PLUS QUE MERLIN À NOTRE TABLE RONDE...
WOOSH
AH! LE VOILÀ! NOUS POUVONS COMMENCER.
QU'ON ÉTEIGNE LES LUMIÈRES!..
ESPRIT... ES-TU LÀ?
LE GALLO 66
fatrasies
...CES CORVÉES PÉNIBLES M'INCOMBENT TOUJOURS...
C'EST TRISTE D'ÊTRE BOURREAU DE PÈRE EN FILS...
ALORS QUE J'AIME TANT LA POÉSIE...
BOURREAU FAIS TON OFFICE!
À VOS ORDRES MAJESTÉ!
WAAHH
GAWK
SPLASH
L'ÉVASION LA PLUS RAPIDE DU SIÈCLE, RÉALISÉE GRÂCE À UN VIEUX SOMMIER...
LE GALLO 66


fatrasies
DÉSOLÉ D'INTERROMPRE VOTRE POÈME, MAIS LE JOUR VA BIENTÔT SE LEVER...
DOMMAGE...
KLIK
KRAÏK
ÇA VA, PERSONNE NE NOUS A VUS!
À CE SOIR!
LA POÉSIE C'EST L'UNIQUE ÉVASION!
LE GAULO 66

fatrasies
LE GAULO 66

fatrasies
RRR
À TON AVIS, LA MACHINE EST-ELLE L'AMIE OU L'ENNEMIE DE L'HOMME ?
L'AMIE BIEN SÛR ! PEUX-TU LEVER CETTE HERSE SANS ELLE ?
ET PUIS SI TU ES FATIGUÉ, HOP, TU CESSES DE L'UTILISER !
URRR
WHAM
BANDE D'ABRUTIS ! LEVEZ CETTE HERSE, OU JE VOUS FAIT PENDRE !
VOIS-TU, DANS CETTE AFFAIRE, L'ENNEMI DE L'HOMME C'EST L'HOMME !
LE GALLO 66
fatrasies
HI HI ROBIN !.. JAMAIS TU N'ATTEINDRAS CETTE CIBLE !..
MARION SE MOQUE DE MOI, MAIS J'AURAI CETTE CIBLE DUSSÉ-JE Y PASSER LA NUIT !
BOING
OUPS !.. ENCORE MANQUÉE
CETTE FOIS JE L'AI !
TCHONK
KLUNK
IL Y A TOUJOURS DU DANGER À CROQUER DANS CE DAMNÉ FRUIT !..
LE GALLO 66

fatrasies
LEGALLO 66
TOC TOC!
BIENVENUE MES AMIS!
CLUB DES ENNEMIS DU ROYAUME


fatrasies
THAC
MERCI
VLAM
LEGALLO 66

SUITE DE LA PAGE 18

et s'évanouit presque. Tout le monument est une énigme. Les inscriptions qui entourent sa base ne ressemblent pas à celles des Egyptiens, mais elles ont, d'une façon indéfinissable, quelque chose de familier. Aucun moyen d'y pénétrer. Dordeaux aurait bien attaqué à la pioche, mais Atwell l'interdit formellement. Les inscriptions furent photographiées, pour étude sur Terre. Dordeaux délire, c'est le mot, au sujet d'une descente des Martiens sur Terre il y a seulement 10 000 ans. Cela reste un mystère. Peut-être sera-t-il éclairci dans l'avenir par d'autres explorateurs munis de l'équipement nécessaire pour entrer dans la crypte, si c'en est une.

Mais que dire de la découverte de l'autre équipe ? Elle a trouvé, dans les ruines d'une ville, sur un canal, une représentation parfaite d'un homme du Néanderthal. Ce ne peut être un Martien, car ils sont insectoïdes. Mars a-t-il eu une race humaine, rivalisant avec les insectes intelligents qui construisirent les canaux ? Ou bien les Martiens ont-ils visité la Terre avant l'aube de l'histoire ?

802e JOUR. — La trouvaille la plus importante, évidemment, a été celle de Parletti, il y a un peu plus de deux mois. Sa pelle a découvert un riche minerai de sélénium, à 50 miles du camp. Toutes nos entreprises furent aussitôt abandonnées. Greaves fit ses analyses et, avec la collaboration de Markers et l'aide enthousiaste de tous, réalisa une installation pour fabriquer du carburant.

Sa méthode est simplement la chloruration du minerai, produisant du tétrachlorure de sélénium, liquide lourd qu'on pouvait séparer mécaniquement des sous-produits. Le chlore venait de l'électrolyse de la saumure ; celle-ci de notre mare d'eau salée. Le tétrachlorure était traité à l'eau, produisant un oxychlorure de sélénium, notre carburant, peut-être le liquide le plus actif que l'on connaisse après les composés du fluor.

Nous avons travaillé comme des esclaves. Parletti était sur le gisement, creusant tant qu'il pouvait le sol dur comme le roc. Atwell et moi-même, les deux plus costauds, nous allions et venions, traînant le minerai dans un toboggan de toile. Au camp, Swinerton concasse le minerai avec un gros marteau. Greaves le met alors dans la cornue à chloruration. Markers s'occupe de l'électrolyseur qui produit le chlore.

Quelle chance que Mars soit un monde sec, sans nuages ni pluie. Un jour sans énergie solaire pour nous fournir du courant et nous serions perdus !

Les manipulations compliquées de Greaves produisent finalement le liquide jaune fumant que Dordeaux verse soigneusement dans des réservoirs d'oxygène et entrepose dans la fusée.

Pendant six semaines, nous avons travaillé 18 heures par jour. Nous avons fait quatre litres de carburant par jour. Aujourd'hui même, Parletti est rentré au camp, fourbu, et annonce que le gisement est épuisé. Le minerai restant est pauvre et inutilisable. Il faudra faire avec ce que nous avons, qui est juste assez, calcule Markers, pour nous arracher à l'attraction martienne.

Markers a une étrange lueur dans les yeux, depuis plusieurs jours. Atwell le surveille attentivement. Je ne croyais pas que Markers soit homme à s'écrouler, et pourtant on le dirait.

803e JOUR. — Ici Markers. Nous allons traverser pendant cette opposition. Par une chance cosmique, l'astéroïde Antéros passera à moins de cinq millions de miles de Mars dans dix jours. Nous pouvons obtenir une vitesse de 5 miles/seconde et l'atteindre. En le frôlant, nous nous mettrons en orbite autour de lui — si l'astronef supporte cet effort.

Antéros a une orbite très excentrique, il y a des années, je ne sais plus quand, il est passé à moins d'un million de miles de la Terre, plus près qu'aucun corps céleste, à part la Lune. Mes calculs montrent qu'il va répéter cette manœuvre et passer à moins d'un million et demi de miles de la Terre.

Entraînés par l'astéroïde de Mars à la Terre, nous aurons assez de carburant pour échapper à Antéros au bon moment et filer vers la Lune. Nous essaierons peut-être de nous poser sur la Terre elle-même ; mais la Lune s'éloignera de nous, à ce moment, réduisant la vitesse d'approche à 9 miles/seconde, au lieu de 15 pour la Terre. Et nous pouvons plus facilement nous mettre en orbite autour de la Lune, sans danger d'être brûlés par une atmosphère comme celle de la Terre.

Ici capitaine Atwell. Nous allons suivre Antéros comme Markers l'a expliqué. C'est peut-être dangereux, mais moins que de dériver dans l'espace pendant un an, et moins encore que de rester ici. Nous serons autour de la Lune, si tout va bien, dans quarante jours. Nous reprendrons alors contact avec vous, pour décider de l'endroit où se poser sur la Lune et y attendre la fusée de secours.

Ici Gilways. Markers avait cette idée depuis des mois, depuis qu'il avait repéré Antéros et calculé son orbite. Il a lancé la nouvelle ce matin, comme une bombe. Pendant plusieurs heures, on nous aurait pris pour des fous. Nous décollons demain matin. Je n'émettrai plus jusqu'à ce que nous soyons en orbite autour d'Antéros, dans dix jours, car toute l'électricité sera nécessaire au gyroscope.

Au revoir. Fin des messages depuis Mars.

813e JOUR. — Nous avons réussi ! Nous tournons autour d'Antéros ! La nef se comporte bien. Tout va bien. Markers dit que le pire est encore à affronter : se poser sur la Terre ou sur la Lune sera hasardeux. Mais nous avons une réserve de combustible et beaucoup d'espoir et de courage.

Nous n'émettrons plus jusqu'à ce que nous approchions de la Terre, dans un mois, car le miroir solaire est mort et les batteries sont faibles. Première expédition martienne. Terminé.

Traduction de Pierre COUPERIE.

Otto Binder s'est lancé dans la science-fiction au cours des années trente. Même dans ce domaine, il est difficile de trouver un esprit aussi vaste, impossible de trouver un thème qu'il n'ait pas traité.

Otto Binder est maintenant dans ses 50 ans. C'est un homme cordial, aux cheveux grisonnants, dont on se rappelle le sourire et le cigare. Il est étonnamment attentionné. Fier, aussi, des talents de sa famille : son frère aîné Jack, artiste, qui a souvent illustré les nouvelles d'Otto ; son jeune frère Earl avec lequel il a écrit dans ses débuts. C'est la combinaison de leurs initiales qui forme le nom Eando (E and O).

Otto Binder a écrit 218 nouvelles de science-fiction (2 500 dont la fameuse série « Adam Link, Robot » et « Anton York, Immortal » récemment réédité (Paperback Library, 1965). Il a fait des milliers de scénarios de comic-books (986 pour un seul éditeur), pour Captain Marvel, Super man, Captain America, the Shield, the Shadow, Spy-Smasher, etc.

En 1937, il commençait dans « Thrilling Wonder Stores » une série de nouvelles racontant, sous forme de messages radio, la première exploration de mars. On y trouve pour la première fois le ton sobre et réaliste, qui devait être plus tard celui de Meinlein et d'Arthur C. Clarcke. La deuxième nouvelle, publiée ici, rompt avec la planète Mars des princesses captives et des aventuriers, mais réussit plusieurs des grands thèmes martiens et eut un succès considérable.

Phil SEULING.

Le premier de tous les fascicules publiés sur Buffalo-Bill. New York, Buffalo-Bill, formule américaine.

fascicules et brochures populaires d'autrefois

Dans le courant de mai 1907, parut, en petite librairie, une nouvelle formule d'édition qui, dès le premier numéro, rencontra un réel succès. Il s'agissait d'un fascicule à la couverture haute en couleurs, au titre accrochant. C'était le premier numéro de « Buffalo Bill, le Héros du Far-West », la seule édition originale autorisée par le colonel W.F. Cody, dit Buffalo Bill. Le titre du fascicule : « La Course à la Mort, à travers les campements ennemis ». L'illustration représentait un cavalier tête nue, cheveux au vent, portant, en travers de sa selle, une charmante jeune fille, dont les poignets étaient liés à l'encolure du cheval. Sa situation et celle de son sauveur étaient d'autant plus critiques que, sur le bord de la piste, sous les arbres de la forêt, un fort détachements d'Indiens, aux visages peints, brandissaient sauvagement leurs haches de guerre. « D'un bond, Buffalo Bill s'élança vers l'endroit où Louise attendait et, en un clin d'œil, il fut en selle », telle était la légende explicative. La brochure, au texte abondant, comprenait 32 pages, sur double colonne. La dernière page offrait un magnifique portrait de Buffalo Bill, en chef des Eclaireurs des Etats-Unis, accompagné d'un texte explicatif. Il y avait, aussi, l'adresse de l'éditeur A.-E. Eichleir, Imprimeur-Editeurs, Paris, 20, rue Dauphine. On y lisait trois autres adresses : New York, 33 First Street ; Londres, E.C. 290 Old Street et Dresde, Allemagne, Rosenstrasse 107.

L'adresse principale était, en réalité, celle du dépôt de Paris ; la seconde, celle de l'éditeur initial : Street and Smith, spécialiste, aux Etats-Unis, de la Dime-Novel, c'est-à-dire du roman populaire très bon marché ; la troisième était l'agence de Londres de A.-E. Eichleir et la dernière, enfin, celle de son bureau principal, celui de Dresde, d'où il surveillait la diffusion de sa production sur tout le marché européen.

A.-E. Eichleir fut, en effet, un extraordinaire diffuseur de fascicules. « Buffalo Bill », ainsi que la plupart de ses autres séries, furent imprimés en toutes langues. Je possède des numéros en roumain, en hongrois, en polonais, en suédois, en tchèque, en hollandais. C'est dire que sa production pénétrait jusque dans les coins les plus reculés de la vieille Europe.

Dans les semaines qui suivirent celle de la parution du premier fascicule de Buffalo Bill, les autres parurent régulièrement, à la grande joie de milliers de lecteurs. Les histoires racontées étaient assez fantaisistes, écrites rapidement, sans grande documentation et sans aucun souci de respecter la vérité. Les lecteurs, d'ailleurs, ne s'en souciaient guère et prenaient grand plaisir à ces aventures qui les transportaient dans un monde nouveau pour eux, peuplé d'hommes étranges : cavaliers intrépides et Indiens, aux nobles caractères.

Le fascicule édité par A.E. Eichleir coûtait alors 0,25 centimes. Il parut de façon très régulière durant 396 semaines. C'était la version française d'une édition américaine, publiée par Street and Smith, dont d'ailleurs elle ne respectait nullement l'ordre initial de parution. En Amérique, la série Buffalo Bill, sous divers titres de séries, eut plus de 1 000 numéros. Elle avait été créée par un certain E.Z.C. Judson, journaliste très affairiste, qui écrivit des centaines de romans populaires, sous le pseudonyme de Ned Buntline. Ned Buntline rencontra William F. Cody, Buffalo Bill, à North Platte, dans le Nebraska, lorsqu'il accompagna le grand Duc Alexis, à une extraordinaire chasse aux bisons. Séduit par l'étonnante personnalité de Buffalo Bill, Ned Buntline imagina, aussitôt, une série d'aventures dans l'Ouest qu'il proposa à son éditeur. Ce fut seulement lorsqu'il se rendit à Washington, pour y défendre les intérêts de ses amis Indiens, que William F. Cody découvrit, dans une gare, les brochures qui contribuèrent, pour une très

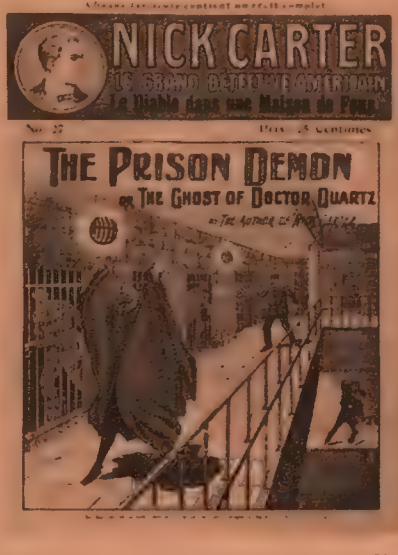
grande part, à sa popularité universelle. Par la suite, il accepta de jouer sur scène une pièce : « The Scouts of the Plains », écrite par le même Ned Buntline.

La série des « Buffalo Bill » parue en France, éditée par A.E. Eichleir, ne comprit que 396 numéros. Elle fut interrompue par la guerre de 1914, son éditeur ayant dû quitter précipitamment la France. Les couvertures, toujours d'après les séries américaines, changèrent plusieurs fois d'aspect. Certains numéros ont des dessins de couvertures qui couvrent la pleine page. Vers le n° 253, William F. Cody partagea la vedette avec un de ses meilleurs compagnons, Gordon Lillie, dit Pawnee Bill, avec lequel, pendant un certain temps, il s'associa, aux U.S.A., pour un spectacle de cirque. « Buffalo Bill » connut un très grand succès qui incita A.-E. Eichleir à récidiver.

Le mercredi de chaque semaine, paraissait une nouvelle série policière ayant, comme héros, Nick Carter, « le grand détective américain ». Cette série venait, elle aussi, de chez Street and Smith. En Amérique, il y eut 799 fascicules ; en France, interrompue par la première guerre mondiale, elle fut présentée en 2 séries : la première eut 213 numéros ; la seconde, qui suivit aussitôt, 174. Ces histoires très fantaisistes ont été imaginées par plusieurs auteurs américains. Le plus important fut un pasteur, le Révérend Spadling qui imagina, certainement, les meilleures aventures du célèbre détective. Le dernier auteur s'était si bien mis dans la peau de son héros, qu'il portait le même costume, veste noire, pantalon à rayures et chapeau melon noir. Ainsi accoutré, il entrait dans un magasin et s'écriait : « Servez-moi, vite ! Je suis Nick Carter, je mène une enquête, dépêchez-vous ! » Le malheureux finit dans un asile de fous de la banlieue new yorkaise.

En dépit de la pauvreté de certains scénarios et de la mauvaise qualité du style, « Nick Carter » eut un succès au moins égal à celui de « Buffalo Bill ».

Alors l'éditeur de Dresde n'hésita pas à lui donner un rival, « Nat Pinkerton, le plus illustre détective de nos jours ». Ces récits étaient écrits par des auteurs demeurés anonymes, mais allemands. A.-E. Eichleir avait eu vent de la renommée d'un célèbre directeur d'agence de détectives, Allan Pinkerton, établi à Chicago, héros de nombreuses enquêtes criminelles aux U.S.A. Pinkerton fut le chef de l'espionnage nordiste durant la guerre de Sécession et ses deux fils, Robert et William, s'illustrèrent dans la lutte contre les hors-la-loi du Far-West.

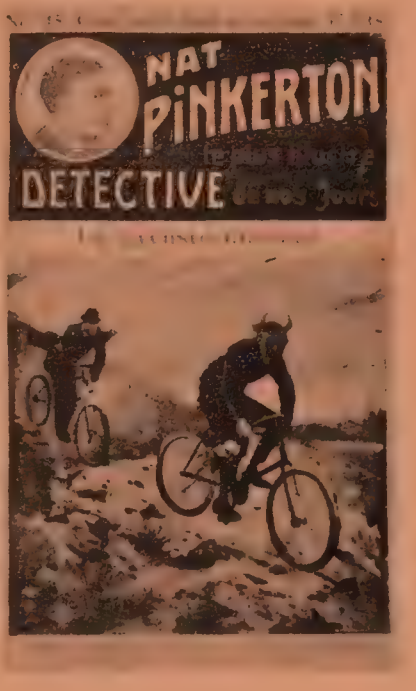


Première présentation de Nick Carter.

Les histoires de « Nat » Pinkerton étaient plus solidement construites que celles de Nick Carter. Certaines furent inspirées d'enquêtes criminelles de la police allemande. Les brochures de la nouvelle série de A.-E. Eichleir étaient d'un format plus petit que celui des séries précédentes. Elles ne coûtaient que 0,10 centimes alors que Buffalo Bill et Nick Carter étaient vendus 0,25 centimes. Nat Pinkerton comprit en France 338 titres. Les 120 premiers avaient un en-tête de couleur vert sombre ; les autres étaient rouges. Tous présentaient, dans un cercle, le portrait du héros, un homme grave, soucieux et chauve.

A cette époque, les récits policiers devaient plaire au public car le même éditeur lança, sur le marché, une quatrième série. Cette fois-ci, la vedette était une femme, une femme détective, « Ethel King, le Nick Carter féminin ». Même format, même prix que Nat Pinkerton. Mais le style était pauvre et l'intrigue tarabiscotée. Ethel King n'eut que 100 semaines d'existence.

Alors A.-E. Eichleir s'intéressa à d'autres sujets. Tout en donnant à la clientèle féminine des romans sentimentaux, il répandit sur le marché des récits d'aventures, la plupart traduits de l'allemand.



Il y eut ainsi « Les Chefs Indiens célèbres », d'un format entre celui de Buffalo Bill et celui de Nat Pinkerton. Le plus grand nombre des couvertures furent dessinées par Roloff, peintre de talent qui, il y a encore quelques années, demeurait à Dresde. La série allemande des « Chefs Indiens » compta 180 numéros. Celle éditée par la succursale de Paris qui, après avoir déménagé rue Monsieur-le-Prince, s'installa 9, 11 et 13 rue Friant, n'eut que 110 numéros. A.-E. Eichleir, en effet, eut le tact de ne pas nous donner les fascicules ayant comme héros les Indiens du Canada qui, alliés des Anglais, jouèrent aux soldats de Montcalm et aux trappeurs français, des tours pendables. Par contre, ces épisodes eurent, en Allemagne, un immense succès, au cours des mois qui précédèrent août 1914.

«Sitting Bull, le Dernier des Sioux», paru en Allemagne, dans la série des « Chefs Indiens », eut droit, en France, à une collection spéciale qui n'eut, d'ailleurs, que 50 numéros. Ces fascicules, du même format que « Nat Pinkerton », furent vendus 0,15 centimes.

Avec « Morgan, le Pirate », qui portait, en sous-titre : « Sous le Pavillon Noir », A.-E. Eichleir pré-

senta l'aventure maritime. Morgan, qui n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec le héros de la flibuste passionna, pendant 200 semaines, un public enthousiaste. Il y eut, au cours des 200 semaines, des formats imprévus, parfois peu pratiques, souvent plus étroits que « Nat Pinkerton ». Le fascicule ne coûtait que 0,10 centimes.

A.-E. Eichleir fut un éditeur prolifique. Il est vrai que la clientèle attendait avec impatience, chaque semaine, ses différentes publications. Il publia « Lord Lister », surnommé « Le Grand Inconnu » ; c'était une sorte d'Arsène Lupin qui « empêchait de dormir les usuriers et les manieurs d'argent ». Les aventures de ce gentleman-cambrioleur, qui furent reprises et remaniées après la première guerre mondiale par Jean Ray, spécialiste de l'épouvante, furent complètes, dans leur première édition, en 30 fascicules à 0,25, comme Buffalo Bill et Nick Carter. Il convient de préciser que la réédition des aventures de Lord Lister fut faite sous le titre de « Harry Dickson ».

A.-E. Eichleir entreprit, avant 1914, une expérience audacieuse qui se solda par un échec. Il voulut présenter une série exceptionnelle, destinée à un public averti. Il s'agissait de « Sâr Dubnotal, le Grand Psychagogue », premier roman, en fascicules, traitant de sciences occultes. Les héros étaient plongés dans un monde étrange, curieux, inquiétant, au milieu de tables tournantes, d'ectoplasmes, de médiums, de fakirs et de mages. La lecture de ces récits est aujourd'hui passionnante, mais il y a plus de 50 ans, elle dérouta plus d'un acheteur. Douze numéros sont cités sur la liste mais, seulement, 11 furent publiés.

A.-E. Eichleir devait s'intéresser au roman de cape et d'épée. Il publia en France et, très certainement, en Allemagne, des traductions d'un roman anglais édité par Aldine (qui à Londres publia une série inédite de « Buffalo Bill » reprise, d'ailleurs, en partie par A.-E. Eichleir). « Claude Duval », dont les épisodes s'enchaînaient les uns aux autres et ne formaient qu'une seule histoire. L'auteur britannique était un certain Charlton Lea, qui publia à Londres une autre série très prisée : « Dick Turpin ». En Angleterre, « Claude Duval » s'échelonna sur plus de deux années. La traduction française de B.H. Gausseron ne connut qu'une popularité de 50 semaines. Le fascicule, présenté sous une couverture d'un excellent dessinateur, auteur d'ailleurs des illustrations de la série originale britannique de « Buffalo Bill », coûtait 0,25 centimes.

Ce même éditeur publia des romans d'amour destinés à la clientèle féminine, la plus grande partie provenant de manuscrits italiens, dont l'un fut réédité ici, il y a une dizaine d'années, sous le titre : « Claudette, fille du peuple ». Citons : « Une demoiselle de magasin », scènes touchantes de la vie réelle (150 livraisons à 0,10) ; « Comtesse et Mendiante », ou la destinée d'une fille noble (120 livraisons à 0,10) ; « Entre l'Amour et le Devoir » (150 fascicules à 0,10). Il y eut aussi « Atalanta, la femme énigmatique », « Rêve d'Amour » et « Le Roman de Marguerite ».

Au catalogue de A.-E. Eichleir, on peut inscrire également : « Vengeur » (110 livraisons) ; « Marino Marinalli, le Galérien », ou les mystères de Venise (60 fascicules) ; « Sang Corse », ou le Prince des Abruzzes (100 brochures) et « Bagnard et Martyr » (100 fascicules) dont les titres définissent bien les genres.

Ajoutons à cette première nomenclature, la série de petits fascicules « Rouges et Blancs » mettant en vedette, du moins ici, en France, un trappeur canadien français, Pierre Briscard, et qui parut chaque jeudi, pendant 78 semaines. Et, enfin, une autre série très brève. Elle n'eut pas 10 numéros, « Voyages et Aventures », d'un format identique au précédent et qui était aussi vendue 0,10.

Mais l'activité de A.-E. Eichleir ne s'arrêta pas là. Sa puissance (il rayonnait sur tout le marché européen), son remarquable service de diffusion, lui permirent de paralyser certains concurrents et de les englober.

Nous reviendrons sur ce sujet dans le prochain numéro. Mais, dès à présent, il convient de reconnaître que cet éditeur, connaissant admirablement sa clientèle, sut lui donner des séries étonnantes. Les lecteurs d'autrefois et les collectionneurs d'aujourd'hui les évoquent avec une sincère émotion.

George FRONVAL.

Dans le prochain numéro : *A.-E. Eichleir, la nouvelle populaire et les autres éditeurs de romans en fascicules d'avant* 1914.

Première rencontre avec la Castafiore. Copyright Casterman.

Oui, je chante ce soir au Kursaal de Klow... Vous plairait-il de m'entendre maintenant?...
Très volontiers...
Ah! je ris de me voir si be-e-elle en ce miroir!...

à propos de la castafiore

Comme c'est le cas pour beaucoup de bandes dessinées, les aventures de Tintin fourmillent de personnages et parmi ceux-ci les figurants se révèlent bien souvent aussi attachants que les premiers rôles, d'autant plus que, de temps à autre, Hergé braque un projecteur sur tel ou tel d'entre eux jusque-là plus ou moins laissé dans l'ombre et cet éclairage révèle des figures bien souvent fort attrayantes. C'est le cas de la cantatrice italienne Bianca Castafiore. Elle avait fait sa première entrée en 1939 dans l'aventure du « Sceptre d'Ottokar » publiée par le journal belge « Le petit vingtième », s'était à nouveau manifestée dans « Coke en stock » et surtout dans « L'affaire Tournesol » où elle joue pour la première fois un rôle, secondaire certes, mais néanmoins indispensable à l'intrigue d'un épisode.

Paul Vandromme, dans son excellente étude sur Tintin (1), note l'absence de rôle principal tenu par une femme dans les scénarios d'Hergé ; malice de l'auteur, refus d'être catalogué, dans le dernier album paru chez Casterman après sa publication dans « Tintin » (2) (et postérieurement à l'ouvrage de Vandromme), toute l'histoire est bâtie autour de la volumineuse primadonna, victime d'une pie (voleuse comme il se doit) qui lui a dérobé une émeraude.

C'est fou ce que je suis distraite!... J'avais complètement oublié que j'étais descendue avec ma mallette lorsque ces messieurs de la Télévision étaient arrivés. C'est trop drôle!... Ha! Ha! Ha! Vous devez bien rire, n'est-ce pas, messieurs...

Les Dupont (d), Tintin, la Télé, la Castafiore et... les bijoux. Copyright Casterman.

Qu'avions-nous jusqu'alors retenu du personnage de la Castafiore ? Elle appartient sans contestation possible à la galerie des « fâcheux » où elle occupe une place de choix dans la lignée des « casse-pieds » vocaux. C'est en effet sa voix qui constituait la caractéristique la plus marquante de sa personnalité ; voix abominable, tant par sa qualité (?) propre que par sa puissance, tout au moins si l'on se fie aux réactions apparemment fort saines de Milou et surtout du malheureux Haddock, littéralement ahuris et frappés de stupeur par ses sonorités aussi discordantes que puissantes (3). Ce caractère spécifique est maintenu dans le dernier épisode et la présence d'un perroquet donne encore plus de saveur (si l'on peut dire) aux débordements vocaux de notre héroïne. Cet aimable (!) « rossignol milanais » est avant tout une égocentriste totale faisant tout plier devant ce qu'elle croit être son art (que beaucoup semblent apprécier cependant) par une volonté inébranlable doublée de minauderies et parfois même d'esprit d'à-propos (lorsqu'elle dupe le colonel Sponsz en lui présentant la casquette oubliée par Haddock comme étant celle du ténor de « Madame Butterfly »). Sûre et satisfaite d'elle-même, de son talent et de son esprit (« Voici Igor Wagner, mon accompagnateur, qui forcément m'accompagne toujours. Hu ! Hu ! Hu ! »), elle apparaît au fil des pages comme un insupportable tyran féminin et si sa personnalité de maîtresse femme semble parfois perdre pied devant le danger et l'action, elle s'arrange malgré tout pour ramener l'attention sur elle et

mettre le monde à ses pieds par des évanouissements spectaculaires, car aussi autoritaire et insupportable qu'elle puisse être, elle reste femme et sait fort bien tirer avantage de sa condition. Sûre d'elle-même et très à l'aise, elle l'est en s'implantant à Moulinsart en compagnie de son habilleuse (« Irrrma »), de son accompagnateur et de son inséparable et volumineux piano à queue d'où elle fera déferler sur les aîtres un enfer musical dont la principale victime sera le capitaine Haddock, éternel persécuté, poursuivi de plus par de noirs projets matrimoniaux et qui sortira de cette aventure plus endurci que jamais dans son célibat. Non contente de troubler la quiétude du château par ses vocalises intempestives, notre cantatrice ameute son entourage pour des vétilles (pour un collier de pacotille signé « Tristan Bior »), elle trouve normal de déranger la police en plein milieu de la nuit pour un vol imaginaire et de mettre tout le monde en révolution. Les Dupont (d), indignés de cette inconscience totale, se ridiculiseront plus que jamais dans une affaire à la mesure de leur bêtise.

Et si Irma décide de me rendre son tablier, après cet affront, est-ce vous qui me procurerez une nouvelle bonne ?...Et les gages qu'une autre exigera, est-ce vous qui les payerez, oui ?... Et puis, c'est bien simple, si vous ne faites pas des excuses à Irma, je ...

Le grand air de la bêtise. Copyright Casterman.

Sa tyrannie s'exerce beaucoup sur sa domesticité et ses subordonnés, en particulier son accompagnateur qu'elle transforme en authentique forçat du clavier. Par chance, cependant, cette autorité tyrannique lui permet de flanquer à la porte un autre casse-pied envahissant, l'infatigable et indéracinable Séraphin Lampion qui trouve ici son maître selon un adage qui semble cher à Hergé et qui veut qu'un fâcheux trouve toujours plus fâcheux que lui.

Outre ses qualités de tyran, la Castafiore se révèle surtout être une « snob » très à l'aise dans les réunions mondaines où sa présence (car elle en a), son renom et le vide cérébral qui l'entoure lui permettent de se mettre en évidence et de briller, ceci malgré un manque total de culture associé à un aplomb phénoménal : entrant par exemple dans une chambre Louis XIII, elle demande : « C'est bien du Henri XV, n'est-ce pas ? », et le valet de chambre Nestor ayant rectifié en connaisseur, elle garde le dernier mot en rétorquant avec cynisme : « Bien sûr, c'est ce que je voulais dire. »

Même sur le toit du monde... Copyright Casterman.

Ainsi Hergé nous peint un personnage féminin éminemment éternel, imposant à son entourage le poids d'un épouvantable matriarcat et suscitant en nous une aversion aiguë pour toute « forte femme » « portant culotte », d'autant plus que même la fuite ne constitue pas une échappatoire à ce fléau vocal (et social) et Haddock en fait la triste expérience en étant poursuivi au bout du monde par la voix « transistorisée » de la chanteuse de bel canto (4). Il semble que la seule voie de salut soit celle que le sympathique Tournesol nous suggère bien involontairement : distrait et surtout sourd comme un pot, il sera le seul à supporter la « Diva » avec laquelle il nouera même des relations cordiales, échangeant avec elle des compliments qui dans un sens comme dans un autre sont absolument sans fondements (elle le félicite pour un exploit dont il n'est pas l'auteur, il la complimente pour sa peinture), prouvant qu'en pareil cas le salut ne peut résider que dans un dialogue de «sourds». Cet épisode s'apparente par bien des côtés à un livret de pièce de théâtre et surtout s'adresse beaucoup plus aux adultes qu'à l'accoutumée, car ici, Hergé ne se contente pas d'un simple clin d'œil, mais il nous présente avec humour et ironie les ridicules de notre société à travers un personnage que Molière n'aurait pas dédaigné et qui constitue le centre d'intérêt de l'ouvrage, reléguant l'action à l'arrière-plan au profit de l'étude psychologique.

Vous voilà donc, monsieur Wagner !... D'où venez-vous ?... Et d'abord, qui vous a permis de sortir, monsieur Wagner ?... Vous avez du travail, monsieur Wagner ; vos gammes, monsieur Wagner !
Mais !...

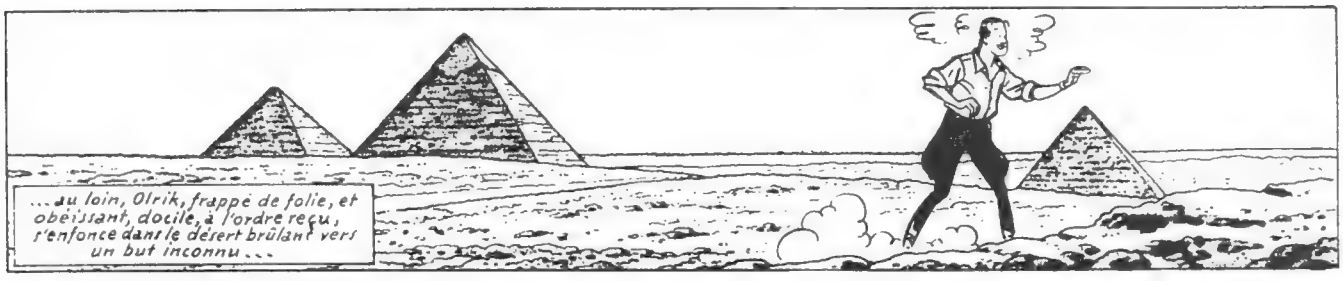
Après les maîtres, les valets... Copyright Casterman.

Un dialogue de sourds: Bianca et Tryphon. Copyright Casterman.

C. LE GALLO/E. FRANÇOIS.

(1) « Le monde de Tintin ». Pol Vandromme (Gallimard).
(2) « Les bijoux de la Castafiore » (Casterman).
(3) « Les 7 boules de cristal » (Casterman).
(4) Tintin au Tibet » (Casterman).

Le châtiment réservé aux profanateurs. Copyright Editions du Lombard.



LE MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE

Par ce titre évocateur, débutait, il y a une quinzaine d'années, dans le journal « Tintin », une remarquable histoire en images signée Edgar P. Jacobs, peut-être même la meilleure due à ce scénariste-dessinateur (1). Pour la première fois, un auteur introduisait l'archéologie dans la bande dessinée en utilisant de nombreux documents relatifs à l'histoire pharaonique. Dans cette histoire, il n'est pas question de momies ressuscitées après un sommeil de 3 000 ans, mais d'une intrigue s'appuyant sur les deux problèmes les plus controversés de l'égyptologie : l'existence de la chambre souterraine de la Grande Pyramide, dite chambre d'Horus, et la mort du « pharaon maudit » Akhenaton.

Que savons-nous exactement aujourd'hui de ces deux énigmes ?

Voici ce que dit Hérodote au sujet de la pyramide de Chéops : « ...A cela s'ajoutaient, sur la colline où s'élèvent les pyramides, les chambres souterraines qu'il fit construire sur une île pour y être enseveli, car il amena le Nil par un fossé... » et « (Chephren)... par exemple se fit construire également une pyramide mais elle n'égale pas celle-ci en grandeur... il n'y a pas non plus d'appartements souterrains et aucun bras du Nil n'y conduit qui passerait par un fossé maçonné et entourerait intérieurement une île où l'on dit que Chéops est enseveli... »

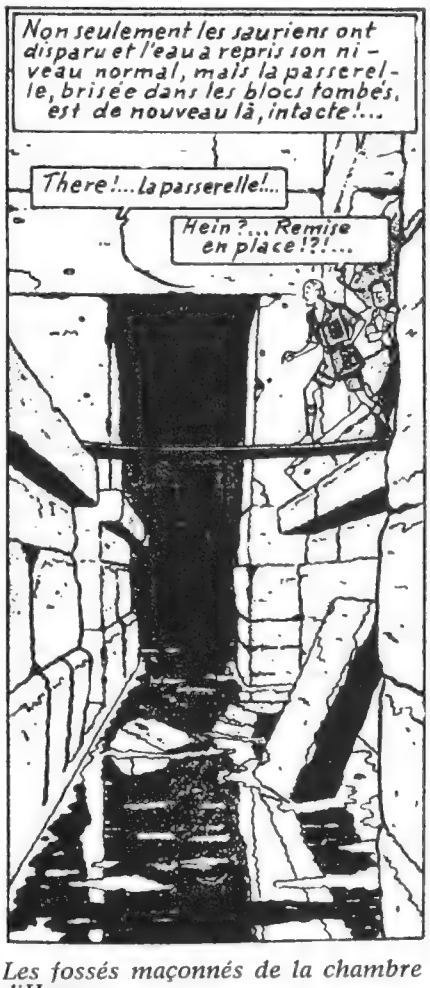
Ces textes sont considérés par les égyptologues comme apocryphes.

En ce qui concerne Akhénaton, nous connaissons beaucoup de détails sur son règne grâce à la découverte de la ville qu'il fit construire à Tell-el-Amarna ; en revanche, nous possédons peu de renseignements sur sa mort.

Au XIV[e] siècle av. J.-C., ce pharaon mystique, époux de la belle Nefertiti, abandonna le culte du dieu Amon pour celui d'Aton (le globe solaire). Délaissant le nom d'Aménophis (IV), il se fit appeler Akhenaton (serviteur d'Aton). En l'an six de son règne, il quitta la ville de Thèbes définitivement pour s'installer dans sa nouvelle capitale Akhet-Aten, la cité du Globe (de nos jours Tell-el-Amarna). Le culte monothéiste d'Aton resta incompris de la grande masse des Egyptiens et la révolution amarnienne fut sans lendemain.

A la mort du pharaon, le dieu Amon fut restauré et tout ce qui rappelait le règne de « l'hérétique » détruit avec une fureur iconoclaste.

Nous ignorons ce qu'est devenue la momie d'Akhenaton, le tombeau du pharaon, découvert à Tell-el-Amarna, était vide. Un sarcophage à moitié détruit trouvé dans la vallée des Rois, d'abord considéré comme le sien, serait celui d'un de ses successeurs, Smenkhkérê.


Non seulement les sauriens ont disparu et l'eau a repris son niveau normal, mais la passerelle, brisée dans les blocs tombés, est de nouveau là, intacte!...
There!... la passerelle!...
Hein?... Remise en place!?!...

Les fossés maçonnés de la chambre d'Horus.
Copyright Editions du Lombard.

E. P. Jacobs a su utiliser d'une manière originale ces deux problèmes distincts mais ayant un point commun, intéressant pour le lecteur, le mystère.

L'action se passe au Caire à l'époque de Farouk. L'aventurier Olrik s'empare, au Musée égyptien, d'un papyrus récemment découvert. Il s'agit des fragments d'un texte de l'historien Manéthon faisant mention d'un passage secret entre le Sphinx et la Grande Pyramide. Grâce à certains indices, le professeur Mortimer, héros de l'histoire, échafaude l'hypothèse selon laquelle Akhenaton serait enterré avec le trésor d'Aton, dans la légendaire chambre d'Horus. Après de multiples aventures policières et archéologiques, Olrik est sur le point de s'emparer du trésor, ayant mystifié Mortimer et son inséparable ami Francis Blake, de l'Intelligence Service. Il est réduit à l'impuissance par le mage Abdel-Razek, dernier initié du culte d'Aton et gardien du secret de la Grande Pyramide.

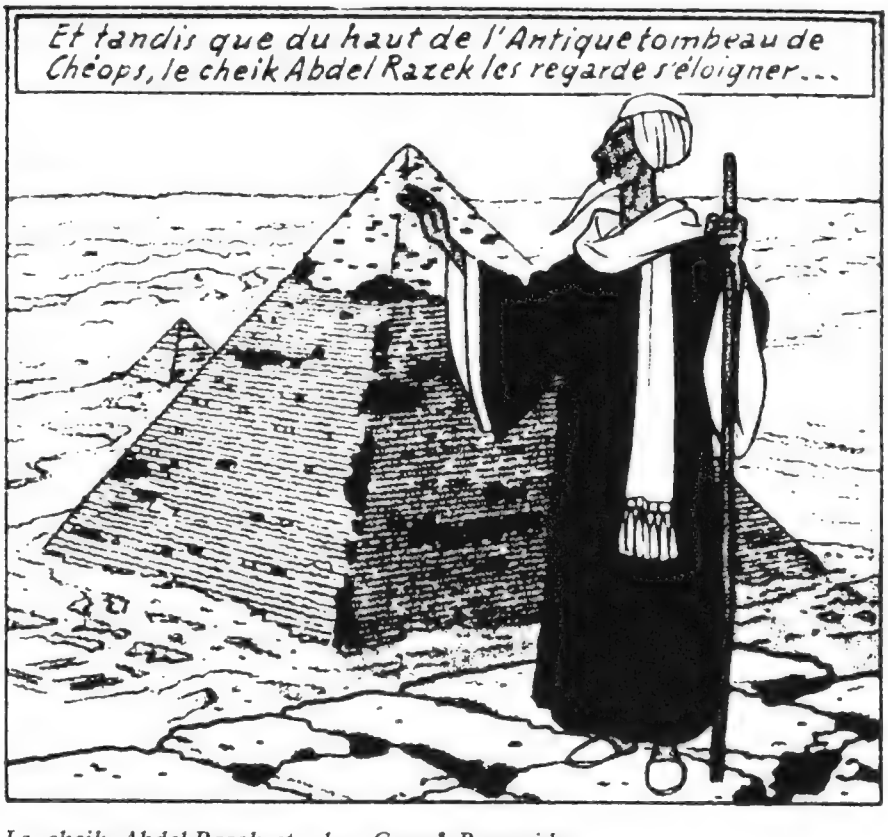
E. P. Jacobs a innové en reconstituant fidèlement les lieux où il a situé son histoire. On peut voir dans cette aventure, minutieusement dessinés : le musée du Caire, les hôtels anglais, les quartiers indigènes et le plateau de Gizeh. Suivant fidèlement le texte d'Hérodote, il a créé une remarquable chambre d'Horus en granit rose, où se débattent ses personnages en proie aux visions terrifiantes provoquées par le mage.

Le style des dessins est assez proche de celui d'Hergé, mais les personnages sont traités d'une manière plus réaliste.

L'auteur fournit à ses lecteurs, de 7 à 77 ans de nombreuses indications archéologiques, mais ces détails servent à rehausser l'action et ne donnent jamais à l'histoire le ton d'un documentaire. L'humour aère souvent le récit grâce à de nombreux personnages secondaires bien typés, dont un amateur toqué d'égyptologie, le délirant professeur Grossgrabenstein.

Abandonnant le misérable toujours renversé sur le sarcophage, Abdel Razek se tourne vers la grande statue d'Akhnaton et lui adresse une solennelle invocation...

Au cœur du mystère, dans la chambre d'Horus. Akhénaton, le pharaon maudit.
Copyright Editions du Lombard.



Le cheik Abdel-Razek et la GrandePyramide.
Copyright Editions du Lombard.

La dernière partie de l'histoire possède un réel pouvoir évocateur (E. P. Jacobs excelle dans la description des aventures souterraines), on y décèle la fascination exercée sur l'auteur par la découverte du tombeau de Toutankhamon (2).

Grâce aux images suggérées aux héros par le mage, Jacobs montre le règne d'Akhenaton et son ensevelissement sous la Grande Pyramide. Il évite ainsi un long monologue explicatif et fait parcourir aux lecteurs le chemin secret de la chambre d'Horus à deux époques différentes.

La fin est remarquable car elle replonge les héros et les témoins de l'aventure dans le mystère. Mortimer et Blake, endormis par le mage, ne conserveront qu'un seul souvenir de leur épopée : une bague ; quant au misérable Olrik, il s'enfonce dans le désert vaincu par la toute-puissance du cheik Abdel-Razek. Cette chute est si passionnante qu'on regrette le retour d'Olrik dans les autres séries. On peut signaler en passant que la fin de Curt Jurgens dans le film « Œil pour œil » de Cayatte, ressemble étrangement à celle-ci.

Dans le domaine de l'égyptologie, E. P. Jacobs se montrera-t-il un précurseur comme ce fut le cas pour son merveilleux avion Espadon ? (3). Souhaitons-le, il n'est pas interdit de rêver...

Récemment, dans son livre « Vie et mort d'un pharaon », Mme Christiane Desroches-Noblecourt nous dit : « ...on peut se demander d'où proviennent les quelques petites figurines funéraires ou chaouabti, d'Akhenaton qui, depuis quelques années, apparaissent sporadiquement dans le commerce. » (4).

Pour l'Allemand Otto Muck, la chambre d'Horus est une réalité et Chéops y repose, entouré par les eaux du Nil, certains arguments de cet auteur sont dignes d'intérêt (5).

Le sol de l'Egypte n'a pas encore livré tous ses secrets.

En tout cas, depuis la parution de l'histoire dessinée d'Edgar P. Jacobs, on a découvert, en 1954, au pied de la Grande Pyramide, deux barques solaires ; pourtant le site de Gizeh était considéré comme définitivement fouillé par les archéologues. On disait la même chose de la vallée des Rois avant la trouvaille de Carter... Pour nous, comme pour Blake et Mortimer, le mystère de la Grande Pyramide demeure.

Claude LE GALLO.

---

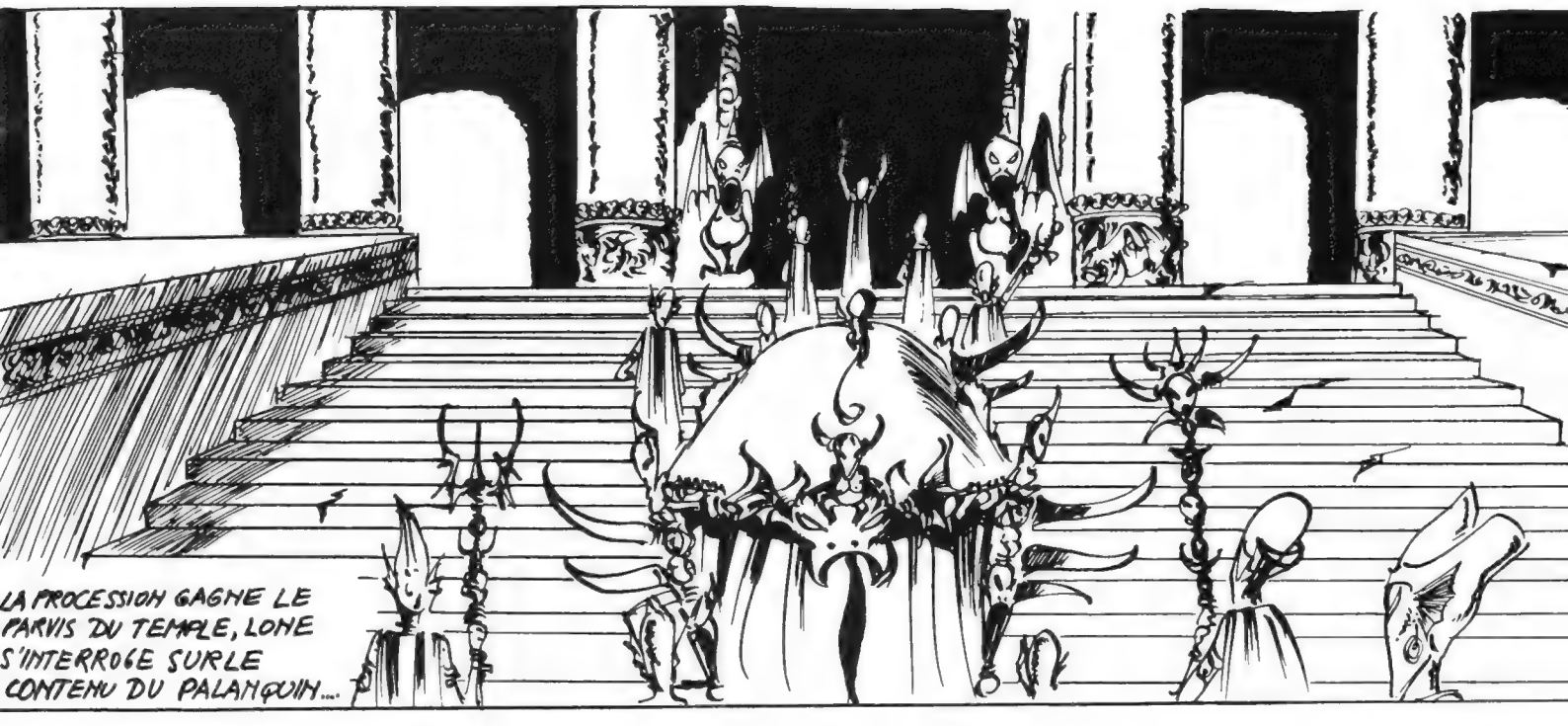
(1) Le mystère de la Grande Pyramide. E. P. Jacobs, Ed. Dargaud. Nombreuses rééditions en albums, d'abord en 2, puis 1 volume. Un disque a été tiré de cette aventure (Festival).

(2) E. P. Jacobs a dessiné une histoire en 4 pages sur la découverte du tombeau de Toutankhamon, « Tintin » no 848, 21 janvier 1965.

(3) Le Secret de l'Espadon, E. P. Jacobs, Ed. Dargaud, 1 volume.

(4) Vie et mort d'un pharaon, Toutankhamon, Christiane Desroches-Noblecourt, Hachette.

(5) Chéops et la Grande Pyramide, Otto Muck, Payot, 1961.



Lone Sloane, par Philippe Druillet.
Copyright Eric Losfeld.

Depuis le 15 décembre, Eric Losfeld présente la bande dessinée de Philippe Druillet « Les Aventures de Lone Sloane ». 1 volume cartonné de 80 pages de dessins en deux couleurs, prix de l'ouvrage : 45 F, Jean Boulet en présentant les dessins de Philippe Druillet dans sa galerie l'année dernière, avait l'attention des critiques de bandes dessinées.

En janvier 1967, Dargaud lancera « L'Illustré du Dimanche » ; tirage prévu 300 000 ex. 16 pages 24×32 qui paraîtra sous forme de supplément en couleurs dans un journal parisien et 14 régionaux.

Le Musée de la Bande Dessinée est heureux d'annoncer que le cinéma Jean Renoir, 43, boulevard de Clichy, présente en première partie le dessin animé de Peyo, les Schtroumpfs, à partir du 2 décembre jusqu'au 26 janvier 1967. Une exposition Peyo se tiendra au Musée de la Bande Dessinée dans les semaines à venir. TRI. 40-75.

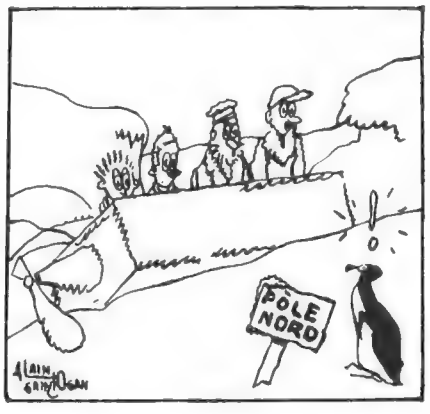
Bonhomme, de Laurent de Brunhoff, Hachette. Délaissant le personnage de Babar, Laurent de Brunhoff nous révèle, sous une force astucieuse, l'univers si spécial qu'un enfant peut créer en laissant vagabonder son imagination (Découverte de Bonhomme par Emilie). Dès que les adultes brident cette imagination (Bonhomme est mis en cage), tout devient mièvre et perd de son intérêt pour Emilie. Lorsque Bonhomme s'en va dans la montagne, tout redevient merveilleux pour Emilie qui ira souvent le rejoindre. D'ailleurs, elle seule pourra dire : « Moi, j'ai vu Bonhomme aujourd'hui ».

Maurice C. Horn continue sa tournée de conférences dans les universités américaines. Thème : L'expression dramatique dans la bande dessinée.
7 avril 1967 : **Bande dessinée et figuration narrative,** au musée des Arts Décoratifs. La SOCERLID et Gerald Gassiot-Talabot présentent cette exposition retenue d'ores et déjà à Marseille, Milan, Lausanne, Bruxelles et New York.

Jean-François Poussard a organisé lors des journées de rencontre et d'amitié 1966, du 9 décembre au 11 décembre 1966, une rétrospective de la bande dessinée dans la galerie de l'Association Maurice Maignen.

Jean-Pierre Gourmelen organise pour juillet 1967 un charter aux Etats-Unis de 30 jours. Programme : 4 jours de rencontres avec des cartoonists américains. Visite à Nashville chez Gordon Campbell, le grand collectionneur de comics. Rencontre au sommet des collectionneurs à New York. Tous les amateurs de Bandes dessinées qui seraient intéressés par ce voyage peuvent s'adresser à la SOCERLID, 36, rue des Boulangers, Paris-5e.

Phénix est en vente, de façon constante :
Brentano's, 37, avenue de l'Opéra, Paris-2e. OPE. 60-04.
Le Kiosque, 79, rue du Château, Paris-14e.
Le Terrain Vague, 14 et 16, rue de Verneuil, Paris-7e.
Librairie, 66, boulevard de Grenelle, Paris-15e.
S.E.R.G., 7, rue des Filles-du-Calvaire, Paris-3e.



Zig, Puce et Alfred, par Alain Saint-Ogan, est réédité par les Editions Stock.
C'est un fort volume, format 260 ×330, 208 pages, 49,50 F. Sur papier de qualité, les planches sont reproduites comme les rééditions en albums Hachette, imprimées en deux couleurs : rouge et bleu. Zig et Puce fut publié dans onze pays étrangers, record qui fut, à l'époque, battu par le seul Mickey, et il a fallu attendre Tintin pour atteindre un égal succès avec une bande dessinée en langue française.
Au sommaire de ce volume :
Zig et Puce.
Zig et Puce millionnaires.
Zig et Puce et Alfred.
Zig et Puce à New York.
Zig et Puce cherchent Dolly.
Préface de M. Pierre Gaxotte.

Barbarella, de Jean-Claude Forest, est édité depuis octobre 1966 en langue anglaise, après sa publication dans la revue *Evergreen,* par la Grove Press Inc., format 250×330, 41 F, 68 planches imprimées en noir, une couleur de soutien par épisode, comme lors de leur parution en France dans la revue *V-Magazine* M. Eric Losfeld.

Zazie dans le métro, de Raymond Queneau, est un roman divertissant, un film agréable, une chanson heureuse, mais mis en bande dessinée par Jacques Carelman, c'est un supplice !
Editions Gallimard, format 235× 290, 100 pages, 42 F, une page sur deux en quadrichromie.
Voici toutefois ce qu'en dit le bulletin de la N.R.F. de décembre 1966: « Il manquait à Zazie, la plus populaire de toutes les héroïnes de roman de ces dernières années, une ultime consécration. On l'a vue en film et en chansons. La voici en bandes dessinées. Cela ne saurait étonner ceux qui savent que son père, Raymond Queneau, est un grand admirateur des ancêtres de la bande dessinée : Topfer et son *Histoire d'Albert,* Christophe et son *Sapeur Camembert.*
Mais l'album inspiré de *Zazie dans le métro* apporte une innovation importante. On y retrouve le texte intégral du roman. Cela n'empêche pas les dessins de comporter des « ballons », chers aux amateurs du genre.
C'est Jacques Carelman qui a mis en images le texte de Zazie. Il avait déjà réalisé un album très remarqué d'après les *Exercices de style* de Queneau. Il est aussi décorateur de théâtre et il s'est rendu célèbre en construisant, comme des sculptures fantastiques, les machines imaginées par Cyrano de Bergerac. »

Les Gag-Poche de chez Dupuis commencent à paraître à un rythme plus lent, dernier numéro : 52 - *L'orteil de Vichnou,* de M. Bara, Editions Dupuis, 3 F.

Suite des Aventures de Benoît Brisefer, de Peyo et Will. Voici le second album : *Madame Adolphine,* Ed. Dupuis.

Alley Oop : Liliana Muscio et Sergio Trinchero, à qui nous devons déjà dans la collection Comic-Art de Rome : *Il cavernicolo Uup,* 1 800 lires, 13,50 F, 1965, continuent d'éditer la bande quotidienne des aventures de ce héros, mais en nouvelle présentation : format poche 105×190, 130 pages, papier de qualité, couverture quadrichromie, 350 lires, 2,65 F. On peut se procurer ces volumes chez Brentano's, 5 F.
Volume 1 : *L'étrange guerre* (2-7 au 9-11 1963), le volume est complété par des bandes quotidiennes de 1965 de The Born Loser de Art Sansom.
Volume 2 : consacré moitié à Oop et moitié à Captain Easy.
Les peines d'amour de Oop (11-11-1963 à 1-2-1964).
Captain Easy, de Leslie Turner (bande quotidienne du 11-5 au 9-7-1964) certaines images sont retouchées.
Volume 3 : *La machine à remonter les siècles* (7-4 au 24-7-1939).
Rencontre avec Lee Falk (18-11-1963 à 18-1-1964).
Captain Easy.
The Born Loser (bandes quotidiennes de 1965).
Lee Falk, interviewé par le Comic-Art de Rome (Uup, volume 3) au mois de septembre dernier, déclare ne pas être en Italie pour le congrès auquel il assiste et se plaint que ses héros, Mandrake et le Phantom soient exploités par dessinateurs et scénaristes italiens. Lee Falk nous parle aussi de sa villa : Xanadu, de ses tribulations chez l'éditeur Rizzoli, de la réapparition du Cobra, d'un projet de film : Mandrake sous les traits de David Niven, de l'échec de la reprise du Phantom par Ray Moore après la mort de Wilson McCoy.

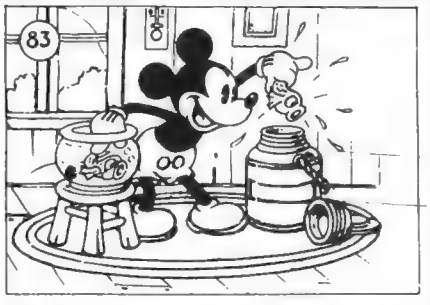
Nous tenons à saluer la naissance de la somptueuse revue « The World of Comic Art » qui a pour sous-titre : the historical journal of comic art and caricature, dont le premier numéro : juin 1966, comporte à son sommaire : Moon Mullins to day. — Hugo Gerns Bach, godfather to science-fiction comics. — Meet artist-author, Bill Boynansky — Meet Cartoonist, Skip Williamson, Jay N. Darling. — Mort Walker. — F. Opper. — George Cruikshank. — Buster Brown. — Peanuts. — Jimmy Swinnerton. — Ginger Meggs.
Le second numéro consacre ses onze premières pages à Harold Foster. Suivent cinq pages sur Edgar Burroughs, et au grand illustrateur de ses romans J. Allen St John. Des chroniques sur Homer Davenport, Dale Messick et Brenda Starr, Robert A. Dunn, James C. Banks, the many faces of Uncle Sam, Max Fleicher et Kitty Higgins.
Abonnement un an, étranger : 3 dollars 50, World of comic art publications. Box 507 Hawthorne. Californie 90250, USA. Se recommander de « Phénix ». Format 215 ×280, 52 pages sur papier glacé, couverture 4 couleurs.

La King Features Syndicate reprend la collection King Comics, 12 C. Elle comprend six titres : *Flash Gordon, Mandrake, Beetle Bailey, Popeye, The Phantom, Blondie.*
Les deux premiers portent le numéro un et la date de septembre 1966. *Beetle Bailey* porte le n° 54 et est daté août 1966. *Popeye* porte le n° 81 et août 1966. *The Phantom* le n° 18 et septembre 1966. *Blondie* porte le n° 164 et août 1966.
Flash Gordon est signé du talentueux Albert Williamson. Le premier épisode de ce fascicule résume l'histoire

du Flash Gordon d'Alexandre Raymond. Al Williamson imite à la perfection, suivent quatre planches de Mandrake dessinées à la manière de Frederiks qui n'a pas eu le courage de signer, vu la qualité médiocre du dessin. Suit un épisode, excellent, où Williamson affirme sa maîtrise en créant une atmosphère fantastique étonnante. Le comic-book se termine par une carte de la planète Mongo.

Will Eisner (le Riensi des « Boucaniers» de Hurrah) a publié dès 1941 *The Spirit,* policier-justicier masqué, où il donne libre court à son imagination débridée et à son génie de l'insolite. Harvey-Thriller, n° 1, octobre 1966. 8 récits en un album Collectors Edition, 25 cents.
Ed Aprill poursuit la réédition des Great Classic News Paper Comic Strip.
Le N° 3 est Sky Roads du Lt. Dick Caltkins.
Le N° 4 est The Spirit (bandes quotidiennes 27-10-1941 à 9-2-1942). Strip. Le N° 3 est Sky Roads du Lt. En préparation, N° 5, Buck Rogers (bandes quotidiennes, de 199 à 310). Disponibles N° 1 Buck Rogers (bandes quotidiennes, de 1 à 98), N° 2 Buck Rogers (bandes quotidiennes de 99 à 198).
Edwin Aprill QCNS 5272 W. Liberty Road Ann Arbor Michigan 48 103.
Chaque copie 5 dollars, format 215 ×280, se recommander de « Phénix ».

Topolino : la Mondadori et particulièrement notre ami le professeur Gentilini, sur une idée de nos amis Rolando Franchini et du révérend Don Luigi Sérafini, ont mis au point une réédition des toutes premières aventures de Mickey (bandes quotidiennes) qui parurent en Italie vers 1935 dans un format à l'italienne 440×280. Cette réédition sera conforme à l'originale, huit histoires sont déjà prêtes et seront vendues en janvier 1967. Ce sera :
Topolino e l'elefante.
Topolino nel paese dei califi.
Topolino e Pluto corridore.
Topolino giornalista.
Topolino e il tresoro di Clarabella.
Topolino e il parata Drango.
Topolino nella casa dei fantasmi.
Topolino e l'uomo nuvola.
Ont été réimprimés les « Albo d'oro », format vertical.
Topolino e lo struzzo Oscar.
Topolino cercatore d'oro.



Au moment de mettre sous presse, nous venons d'apprendre la mort de Walt Disney. Tous les amateurs de bandes dessinées et de dessins animés l'auront ressentie avec le même regret que nous.

Topolino agente di polizia segreta.
Topolino e il nostro bianco.

Nos amis Alfredo Castelli et Paolo Sala, fondateurs du Comics Club 104, Via P. da Volpedo 26, Milano, publient un bulletin. Abonnement 1966-1967 : 1 000 lires. Le N° 1 est consacré aux Fumetti dans le monde. Le second numéro est consacré à la réédition d'un épisode de l'As de Pique de Ugo Pratt. Le troisième est un Disneyrama : on y trouve une filmographie, les noms des dessinateurs de Mickey, tant américains qu'italiens, les titres des aventures de 1934 à 1940, les différentes éditions.
Se recommander de « Phénix ».

La collection « Oceano » qui édite Magnus, Frogman et Docteur Solar, d'après les comic-books américains, a cessé de paraître, après une série de 9 numéros, et une nouvelle série de 8 numéros. C'est avec regret que nous voyons disparaître cette édition car couleurs, papier et impression étaient de loin supérieurs aux comic-books américains.

On trouve toujours en Italie : I primi Eroi, Garzanti éditeur, 285 ×210, 480 pages en couleurs, collection l'Eta d'oro del Fumetto, au prix très raisonnable de 7 500 lires, soit 60 F.

L'affreux « Prince Valiant » des Editions des Remparts-Spada a, enfin, cessé de paraître en édition française.

New York. — Woody Gelman réédite en noir et blanc pour fin 1966 un épisode de Flash Gordon, d'Alexandre Raymond.

Evergreen continue la publication de Phoebe Zet-Geist de Michael O'Donoghe, dessinée par Frank Springer. Les quatrième et cinquième épisodes de cette bande sado-masochiste sont imprimés en quatre couleurs.

« Il Giorno » réunit et publie en 8 albums 170×260, 66 pages, 150 lires, les aventures désopilantes de Cocco Bill, dessinées par Jacovitti.

Le supplément de « Linus » d'octobre s'intitule : « Linus-Giallo ». Au sommaire : Fred Basset de Grahma, Peanuts, Fearless Fosdick « e il caso degli fagioli avvelemati » d'Al Capp; Neutron, de Guido Crepax ; la Pattuglia Volante, de Charles Schmidt (Radio-Patrol) ; Romeo Brown, de J. Holdaway ; Bristow, de F. Dickens. Même présentation que la revue ; 500 lires, 3,75 F.

Witzend, nouvelle revue américaine de bandes dessinées. Son n° 1 summer 1966, 215×280, 40 pages imprimées en noir et blanc est produite par le dessinateur Wallace Wood Box 882 Ansonia Station, New York 100 23 USA, 1 dollar la copie.
Sommaire : une excellente nouvelle de science-fiction: « Savage World » dessinée par Al Williamson. Des chroniques sur les cartoonists américains. En quatrième de couverture, Buster Crabbe, dessiné par Frank Frazetta. Une très belle revue. Se recommander de « Phénix ».

C'est toujours avec plaisir que nous recevons « Désiré », le bulletin d'études des illustrés, fascicules et livres populaires. Désiré est publié par Jean Leclerc, 125, bd de Charonne, Paris-11e. Abonnement 1 an : 15 F.

David Pascal, lors de son séjour à Paris du 4 octobre au 2 novembre 1966 en tant qu'envoyé spécial de la National Cartoonists Society, et représentant de Milton Caniff pour le vernissage de l'exposition du dessinateur de Steve Canyon, a publié, dans la revue « Marie-Claire » du 4 novembre, une double page de dessins humoristiques.
David Pascal publiera aussi, dans la revue « Hollyday » un reportage de six pages couleurs sur l'exposition Milton Caniff.
Nous pouvons, ici, tous le remercier pour les efforts désintéressés qu'il fait aux U.S.A. pour convaincre ses interlocuteurs de la valeur des travaux réalisés par les différents clubs de comics en Europe.

Proto J. DESTEFANIS.

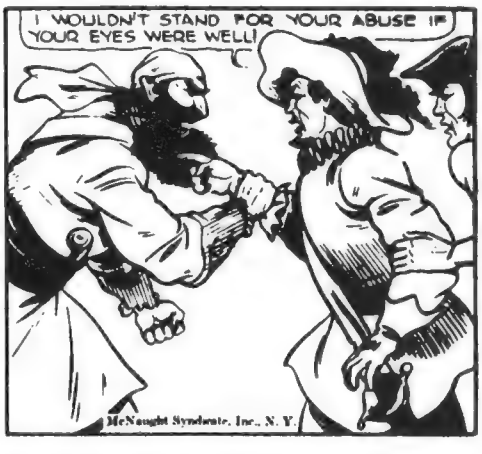
Pièces de Huit. Burne Hogarth. Mac Naught Syndicate.

"Have you any idea what kind of a man it was who ran after you?" asked Captain De Gama, as Prudence's friends led her back toward the fort. "Was he black, white, or yellow?"

"I didn't see his face," answered Prudence, "but I am certain it was Pedro!" This created a tremendous sensation among the men, except only Captain De Gama and Scud. "I thought so," they said together.

Blackbeard went into another grand rage when he heard the story of a man who had attempted to catch Prudence while she was picking flowers in the woods. "If Pedro is on this island, he must be caught!" he roared.

The pirates of the Royal James and those who had come with Blackbeard in his boat gathered around while the bewhiskered pirate chief and Captain Stede Bonnet quarreled. Blackbeard shouted, Bonnet spoke more calmly, but determinedly.



The men gradually shifted their positions until those favoring Blackbeard were near him, while Bonnet's friends formed an opposing group. As their bosses talked heatedly, it was observed that Bonnet nervously fingered his cutlass hilt.

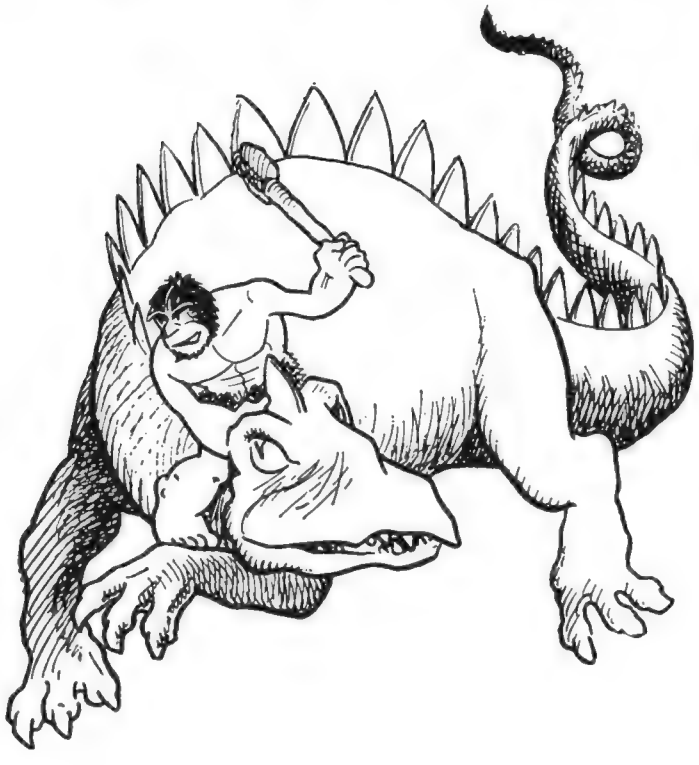
Now Blackbeard drew his cutlass, slashed through the air with it, and threatened to behead Bonnet, who didn't want to fight a half-blind enemy. "I took you for a coward when I took your ship!" cried Blackbeard.

BURNE HOGARTH PIECES DE HUIT

Après de longues recherches, Burne Hogarth a exhumé de ses archives la trop fameuse bande dessinée dont tout le monde parlait sans jamais l'avoir vue. Phenix a le plaisir de vous présenter pour la première fois en Europe des cartons de Pièces de Huit.

On remarquera déjà, bien que l'histoire soit une aventure de corsaires, les premières tentatives vers la création de cet univers inquiétant de racines et de branches convulsées ou tentaculaires où quelques années plus tard se vautreront des monstres cuirassés, dont les lourds plis de peau, les blindages à facettes permettront une combinaison dynamique et expressive des formes, caractère fondamental de l'art de Burne HOGARTH.

ALLEY OOP



Alley Oop. Copyright N.E.A.-U.P.I.

Né en 1900 dans une petite ville de l'Iowa, Vince T. Hamlin, après une participation volontaire à la première guerre mondiale et des études à l'Université du Missouri, se tourna vers le journalisme. Ayant, pendant les années vingt, fait à peu près tout, du cinéma aux courses automobiles en passant par la boxe, le football et la bande dessinée, sa passion pour l'ethnologie et la paléontologie l'amena à créer la bande d'Alley Oop dans laquelle il allait faire revivre les reptiles géants et les paysages touffus du mésozoïque, époque pour laquelle il manifeste une prédilection marquée.

Alley Oop est, au premier abord, déconcertant avec son crâne conique, son front bas, sa tignasse plate et ses bras « à la Popeye ». Personnage candide, manifestant surtout un gros bon sens et une certaine bonhomie, il cherche surtout à ne pas s'ennuyer, traquant le dinosaure, s'enthousiasmant pour le rugby et passant son temps en plaisanteries aussi inoffensives que celles qui consistent à coincer la queue d'un dinosaure sous un rocher, à faire entrer un volcan en éruption en jetant des blocs dans le cratère ou à faire des nœuds avec les arbres pour se maintenir en forme. Bon enfant, on abuse parfois de lui sans que cela puisse aller trop loin, car il « s'énerve » facilement et ses poings énormes agrémentés parfois de massues ou de haches de pierre entrent alors en danse au grand dommage de ses adversaires.

Il traverserait ainsi la vie avec sérénité, si un savant en mal d'invention n'avait pas la malheureuse idée de l'attirer au XX^{e} siècle par le truchement d'une machine temporelle. Déconcerté au début, notre « homme des bois » a des réactions aussi imprévues que cocasses, mais il s'adapte vite quoique gardant intactes sa fraîcheur d'âme, sa mentalité « préhistorique » et surtout son impressionnante force physique, et il va ainsi se promener à travers les siècles, participant à la guerre de Troie aux côtés d'Ulysse ou bosselant des autos et des locomotives du XX^{e} siècle sans oublier de revenir de temps en temps à son époque où il retrouve ses inévitables partenaires, son inséparable Foozy, aussi rusé et retors, le roi Guz, lourdaud, autoritaire et couard, la tendre Oola avec laquelle il poursuit un flirt interminable, sans oublier Dinny le dinosaure apprivoisé, compagnon fidèle et encombrant des bons et des mauvais jours.

Héros éminemment sympathique, il promène un cœur d'or et des muscles impressionnants à travers les vicissitudes de la vie et du temps sans que sa candeur, sa bonne humeur et sa sérénité s'en trouvent ébranlées, et ce à notre plus grande joie.

E. FRANÇOIS.

ALLEY OOP, AYANT PERDU LA MÉMOIRE APRÈS AVOIR ÉTÉ FRAPPÉ PAR LA FOUDRE, EST DE NOUVEAU MIS EN PRÉSENCE DE SES VIEUX AMIS ET CONNAISSANCES
T'AS DE LA CHANCE D'ÊTRE EN VIE, VIEUX! OUI, T'ES LE GARS LE PLUS VEINARD DE TOUT MOO!
MOO? QU'EST QUE C'EST QUE ÇA MOO?
VOYONS... VOILÀ MOO... TOUT CE PAYS QUI NOUS ENTOURE...
ET C'EST MOI QUI EN SUIS LE ROI... TON VIEUX COPAIN, LE ROI GUZ!
LE ROI?? ÇA VEUT DIRE QUE T'EN ES LE PATRON?
OUI!
7-6
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
TU PARAIS UN PEU PERDU, OOP... Y A-T-IL QUELQUE CHOSE QUE TU NE COMPRENDS PAS?
EH, BEN... OUI, GUZ! OÙ DONC EST TON DINOSAURE?
7-7
VOYONS, JE N'AI PAS DE DINOSAURE!
T'EN AS PAS? JE CROYAIS QUE TU M'AVAIS DIT QUE TU ÉTAIS LE ROI!
JE LE SUIS... MAIS JE NE VOIS PAS CE QU'UN DINOSAURE VIENT FAIRE DANS C'TE HISTOIRE!
BEN, À MON AVIS, POSSÉDER UN DINOSAURE, C'EST QUAND MÊME QUELQUE CHOSE!
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
JE LE PENSE AUSSI... ET À MA CONNAISSANCE, TU ES LE SEUL TYPE À EN AVOIR UN!
HUMMMP!
7-7
JE SAIS BIEN QUE C'EST DIFFICILE À EXPLIQUER, GUZ... MAIS À VRAI DIRE... SI C'EST SI FORMIDABLE QUE ÇA D'AVOIR UN DINOSAURE...
... POURQUOI C'EST PAS MOI QUI SUIS ROI À TA PLACE?
QUOI?
7-8
JE TE DIS QU'À MON AVIS, C'EST MOI QUI DEVRAIS PORTER LA COURONNE ET PAS TOI!
ESPÈCE DE...
BON SANG! POURQUOI PÂLES-TU COMME ÇA? J'ESSAYE SEULEMENT DE COMPRENDRE LA SITUATION!
7-8
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
J'SUIS LE ROI... UN POINT C'EST TOUT! C'EST MOI ET PAS UN AUTRE ET IL N'Y A RIEN D'AUTRE À COMPRENDRE!
MAIS... J'SAIS BIEN QUE T'ES LE ROI! JE VOIS BIEN LA COURONNE SUR TON CRÂNE! CE QUE JE TÂCHE DE COMPRENDRE C'EST POURQUOI C'EST TOI LE ROI ET PAS MOI...
... IL DOIT BIEN Y AVOIR UNE RAISON À ÇA GUZ!
7-9
BIEN SÛR QU'IL Y EN A UNE!
D'AC... MAIS SI J'SAIS PAS CETTE RAISON OU SI J'LA TROUVE PAS...
... TU N'CROIS PAS QUE J'AI RAISON DE TE DEMANDER QUELLE EST CETTE RAISON?
7-9
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
TU CROIS AVOIR LE DROIT DE ME DEMANDER POURQUOI C'EST MOI LE ROI ET PAS TOI?
VIDEMMENT... JE SUIS QUAND MÊME UN GARS PORMIDABLE... JE SUIS LE SEUL GARS AU MONDE QUI POSSÈDE UN DINOSAURE...
7-10
ET TOI? QU'EST-CE QUE T'AS QUE JE N'AI PAS?
TU VAS LE SAVOIR... N'AIE PAS PEUR!
7-10
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

REGARDE UN PEU CE QUE TU VIENS DE FAIRE!
OH, NON! JE N'VOULAIS PAS LE TOUCHER...
J'VOULAIS SEULEMENT... HEU... HEU... OOOH!
N'RESTE PAS LÀ COMME UN IMBÉCILE! PASSE-MOI LA COURONNE!
7-11
VOILÀ, SIRE!
¡EH! EH! EH!
J'CROIS PAS QU'IL SOIT EN ÉTAT DE L'UTILISER ...
... TOUT AU MOINS POUR UN BON BOUT DE TEMPS!
7-11
T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
© 1964 by NEA, Inc.

PIGEZ DONC OOP! IL PORTE LA COURONNE DU VIEUX GUZ!
BIEN VRAI! IL NE SE DÉBROUILLE PAS MAL, LE FRÈRE!
OUI! ON F'RAIT PEUT-ÊTRE BIEN DE NOUS FAIRE FOUDROYER, NOUS AUSSI!
PALAIS ROYAL
7-13
ALORS? QUI ÊTES-VOUS ... ET QUE FABRIQUEZ VOUS DANS LE PALAIS?
J'SUIS LA REINE UMPATEEDLE
7-13
ET SI J'SUIS DANS LE PALAIS... C'EST QUE JE FAIS UN PEU PARTIE DES MEUBLES!
OOH!
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

ET VOUS... À QUEL JEU JOUEZ-VOUS? VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE PORTER LA COURONNE DE GUZ!
ET POURQUOI PAS? JE VIENS JUSTE DE LA RAMASSER PAR TERRE!
7-14
¿VRAIMENT? ALORS, POUR L'AMOUR DU CIEL, OÙ DONC SE TROUVAIT GUZ?
OH... IL ÉTAIT AUSSI PAR TERRE ... UN PEU DANS LES RÊVES ...
AUSSI... COMME JE SUIS UN TYPE DU GENRE MALIN ... JE M'SUIS DIT QUE POUVAIS EN PROFITER POUR PRENDRE SA PLACE...
7-14
VOUS VOULEZ DIRE QUE VOUS ALLEZ ÊTRE ROI, MAINTENANT?
OH... POUR UN BOUT DE TEMPS SEULEMENT... COMPRENEZ-MOI!
¡T'AS PARFAITEMENT RAISON ET JE COMPRENDS TRÈS BIEN!
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

GUZ! BON SANG: ÇA FAIT PLAISIR DE TE REVOIR DE NOUVEAU D'ATTAQUE
ÇA VA! FERME-LA UN PEU ET RENDS-MOI DONC MA COURONNE!
7-15
OH, NON! JE REGRETTE, GUZ... MAIS RIEN À FAIRE
QUOI? COMMENT? RIEN À FAIRE?
VOYONS... REGARDE-TOI UN PEU! TU TIENS À PEINE DEBOUT... COMMENT POURRAIS-TU PORTER LE POIDS DE TA COURONNE?
ESPÈCE DE SALE PETIT...
3#!!☆
7-15
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
ALLONS! ALLONG! UN PEU DE CALME... ET QUAND TU T'SERAS REPOSÉ... ON POURRA S'EXPLIQUER GENTIMENT TOUS LES DEUX!

GRAND SORCIER! J'SUIS DANS UN DRÔLE DE PÉTRIN! OOP M'A CHIPÉ MA COURONNE ET REFUSE DE ME LA RENDRE!
OUI! ON M'L'A DIT... MAIS FAUT PAS TROP S'EN FAIRE POUR OOP...
FAUT COMPRENDRE... OOP N'EST PLUS TOUT À FAIT LE MÊME DEPUIS QU'IL A REÇU LA FOUDRE
GRAND SORCIER POTIONS ET MÉDICAMENTS L'OCCASION DU JOUR
POUDRE DE SERPENT
7-16
C'EST QUAND MÊME CURIEUX, LA FOUDRE! PARFOIS, ELLE PRODUIT DES EFFETS... HEU... CURIEUX SUR LES GENS!
GRAND SORCIER! CROIS-TU QUE ÇA VA PASSER CHEZ OOP AVEC LE TEMPS?
HEU... OUI... PEUT-ÊTRE BIEN... OUI, JE LE CROIS AVEC LE TEMPS!
?
7-16
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

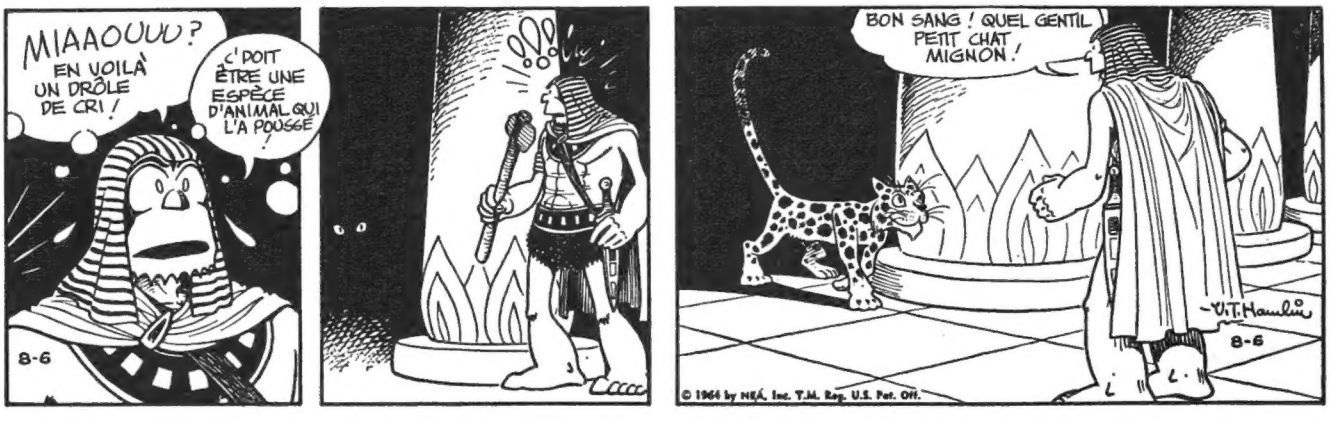
TU N'PEUX SAVOIR COMME JE ME TROUVE TOUT NU SANS MA COURONNE
SIRE! VOUS AVEZ BIEN CHERCHÉ CE QUI VOUS EST ARRIVÉ...
PAS IDÉE D'ESSAYER DE FAIRE DESCENDRE OOP AU LIEU DE FAIRE PREUVE D'UN PEU D'INTELLIGENCE!
D'ACCORD! J'AI FAIT UNE BÊTISE... MAIS QU'EST-CE QUE JE VAIS FAIRE?
7-17
TRÈS SIMPLE... SOYEZ SÛR DE NE PLUS FAIRE DE BÊTISE, SIRE!
OUI... MAIS COMMENT ÊTRE SÛR D'EN ÊTRE SÛR?
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
FACILE... FAITES LE TRAVAIL VOUS-MÊME!
7-17
ETES-VOUS DÉJÀ PARVENU À REPÉRER NOTRE PETIT AMI OOP, DOCTEUR?
OUUII... ET J'AIMERAIS QUE VOUS VENIEZ LUI JETER UN COUP D'OEIL!
7-18
SEIGNEUR! IL A DÉJÀ FAIT SA RÉ-APPARITION SUR LA TERRE!
HUMM-HUM! ET IL Y A QUELQUE CHOSE DE CURIEUX EN LUI...
JE NE SAVAIS PAS QU'IL AVAIT DES ASPIRATIONS POLITIQUES
ON PRÉTEND QUE LES "ROIS ONT TOUJOURS DES SOUCIS" ... CROYEZ-VOUS QU'IL EN AIT?
7-18
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
BAH! S'IL N'EN A PAS... IL DEVRAIT BIEN EN AVOIR
QU'EST-CE QU'OOP PEUT BIEN FABRIQUER AVEC CETTE COURONNE SUR LE CRÂNE?
JE N'EN SAIS RIEN ... MAIS ON DIRAIT QU'IL VA BIENTÔT L'ÉCHANGER CONTRE UNE PLACE AU CIEL!
VOILÀ QUI N'ARRANGERAIT PAS NOS AFFAIRES!
NOUS FERIONS MIEUX D'APPUYER SUR QUELQUES BOUTONS!
7-20
BA-AP
ET ALORS... BON SANG! EN VOILÀ DES TRUCS!
7-20
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
CONTENT DE VOUS REVOIR, OOP! EL COMMENT CELA S'EST-IL PASSÉ?
OH... ÇA A ÉTÉ... J'SUPPOSE... MAIS... OÙ SUIS-JE... ET... QUI ÊTES VOUS?
... COMPRENEZ... J'AI ÉTÉ FRAPPÉ PAR LA FOUDRE ET DEPUIS JE ME SOUVIENS PLUS DE RIEN!
7-21
OUI... OUI... JE SUIS LE DOCTEUR WONMUG ET VOICI OSCAR BOOM!
NOUS UTILISONS UNE MACHINE À REMONTER LE TEMPS ET VOUS AVEZ TRAVAILLÉ POUR NOUS DEPUIS DES ANNÉES!
J'AI TRAVAILLÉ? QUEL GENRE DE TRAVAIL?
DES RECHERCHES À L'EXTÉRIEUR... PRINCIPALEMENT
7-21
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
MAIS OUI... VOUS AVEZ ACCOMPLI PAS MAL DE VOYAGES DANS LE TEMPS POUR NOUS AU COURS DE CES ANNÉES!
UN HOMME BIEN UTILE ... UN CIGARE?
¿UN CIGARE?
7-22
OH! QU'ÇA PUE! QU'EST-C' QU'J'IEN FAIS?
VOUS LE FUMEZ, ÉVIDEMMENT! VOUS LES ADORIEZ...
TENEZ! VOILÀ DU FEU...
?
OUI... OUI... ÇA VA! C'EST PAS MAUVAIS!
BIEN SÛR QUE CE N'EST PAS MAUVAIS! BON... VOYONS VOIR CE QUE NOUS ALLONS POUVOIR VOUS TROUVER À FAIRE...
7-22
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

OÙ ALLONS-NOUS POUVOIR EXPÉDIER OOP?
JE NE SAIS PAS...
MAIS JE N'AIME PAS CET ÉCLAT SAUVAGE DANS SON REGARD... NOUS FERIONS BIEN DE L'EXPÉDIER RAPIDEMENT!
IL Y A TOUJOURS L'AFFAIRE CLÉOPATRE...
7-23
VOUS ESTIMEZ TOUJOURS QU'ELLE ÉTAIT BLONDE?
VOUS N'AUREZ TROUVÉ ENCORE PREUVE QU'ELLE NE L'ÉTAIT PAS!
TIENS! QU'EST-CE QUE C'EST?
7-23
VOYONS, OOP... C'EST VOTRE VIEILLE HACHE DE GUERRE!
VOUS L'AVIEZ LAISSÉE ICI IL Y A QUELQUE TEMPS
MA HACHE... À MOI? AH, BON... TRÈS BIEN!
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
BON... ÇA VA... OOP! NOUS ALLONS VOUS ENVOYER EN ANCIENNE ÉGYPTE!
AH... POUR QUOI Y FABRIQUER?
NOUS VOUS DEMANDONS SIMPLEMENT DE BIEN REGARDER LA REINE!
ELLE S'APPELLE CLÉOPATRE... ET C'EST UNE BELLE FILLE!
C'EST LÀ UNE MISSION QUI DEVRAIT VOUS PLAIRE...
7-24
... MAIS QUI POURRAIT ÊTRE PLUS DIFFICILE QU'ELLE N'APPARAÎT!
OUI... OUI... IL SE POURRAIT QU'EN FIN DE COMPTE VOUS AYEZ À FAIRE TRAVAILLER VOS MUSCLES
ET N'OUBLIEZ PAS NON PLUS QU'IL POURRAIT ÊTRE UTILE DE FAIRE TRAVAILLER VOS MÉNINGES!
7-24
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
VU... COMPRIS... J'N'AI QU'À VÉRIFIER LA COULEUR DES CHEVEUX DE CLÉOPATRE?
C'EST BIEN ÇA, OOP... ET POUR UN HOMME DE VOTRE INTELLIGENCE, CE NE DEVRAIT ÊTRE QU'UN JEU D'ENFANT!
7-26
ÇA M'PARAÎT BIEN DU STOIN TOIN POUR PAS GRAND CHOSE... PAS VOTRE AVIS?
JE NE SAIS PAS... DES RÉSULTATS IMPRÉVUS POURRAIENT DÉCOULER DE CETTE EXPÉRIENCE!
7-25
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
IL Y EST ARRIVÉ?
OUI! IL EST EN TRAIN DE SE FAIRE DORER AU SOLEIL SUR LE SABLES BRÛLANT DE L'ANCIENNE ÉGYPTE!
VOUS PENSEZ QU'IL VA POUVOIR NOUS RAPPORTER DES RENSEIGNEMENTS SUR LA TEINTE DES CHEVEUX DE CLÉOPATRE?
N'OUBLIEZ PAS QU'IL A ÉTÉ FRAPPÉ PAR LA FOUDRE...
7-27
... PEUT-ÊTRE N'EST-IL PLUS LE MÊME HOMME QU'AUTREFOIS!
ATTENDONS... ET NOUS VERRONS!
POUHH! POUR ATTRAPER DES COUPS DE SOLEIL, RIEN DE MIEUX QUE CE PAYS!
7-27
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
FOUTU PAYS QUE CETTE ÉGYPTE! PAS ÉTONNANT QUE LA CIVILISATION SOIT PARTIE D'ICI...
ON F'RAIT CUIRE N'IMPORTE QUOI SOUS CE SOLEIL!
OÙ'S QUE JE POURRAIS BIEN ALLER POUR REMPLIR MA MISSION?
7-28
PT-ÊTRE BIEN QUE CES TYPES LÀ-BAS POURRAIENT ME RENSEIGNER...
OH! VOUS!
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
PAR LES OS D'AMMON! QU'EST CET HOMME?
QUELLE EST CETTE CRÉATURE, VOULEZ-VOUS DIRE, N'EST-CE PAS?
7-28

EH! OÙ'S QUE JE POURRAIS TROUVER CLÉOPATRE?
CLÉO-PATRE ??
...CE TYPE EST FOU!
JE L'AI SU IMMÉDIATEMENT DÈS QUE JE L'AI VU SANS COIFFURE!
7-29
L'ARRETONS-NOUS OU LE LAISSONS-NOUS EN LIBERTÉ?
JE PENSE QU'À NOUS DEUX NOUS DEVRIONS POUVOIR LE MAÎTRISER
ALORS, LES GARS? VOUS VOUS DÉCIDEZ AU SUJET DE C'TE CLÉO-PATRE?
NE VOUS OCCUPEZ PAS DE CLÉOPATRE ...VENEZ SIMPLEMENT AVEC NOUS!
7-29
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
MAIS... JE N'TIENS PAS À ALLER AVEC VOUS... J'VEUX SIMPLEMENT TROUVER CLÉOPATRE!
À VOTRE AVIS...
QUEL ARTICLE DU RÈGLEMENT À APPLIQUER À CET INDIVIDU?
LES INSTRUCTIONS COURANTES DEVRAIENT LARGEMENT FAIRE L'AFFAIRE
7-30
S'IL VEUT FAIRE LE MÉCHANT, ENVOYONS-LUI SIMPLEMENT DEUX COUPS SUR LE CÔTÉ DU CRANE!
BON... D'ACCORD ... ALLONS-Y!
? ?
ALORS?
7-30
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
C'EST PAR LÀ QUE SE TROUVE LA REINE CLÉOPATRE?
OUI... MAIS NOUS NE POUVONS VOUS CONDUIRE DIRECTEMENT À ELLE!
IL FAUT QUE NOUS VOUS REMETTIONS À NOS SUPÉRIEURS!
7-31
QU'EST-CE QU'ILS VIENNENT FAIRE LÀ-DEDANS?
ILS DOIVENT ACCOMPLIR TOUTES LES FORMALITÉS
PERSONNE N'A LE DROIT DE PÉNÉTRER AU PALAIS POUR VOIR LA REINE!
PEUH! JE N'AI JAMAIS FAIT TANT DE CHICHIS POUR VOIR MA REINE!
DE QUEL PAYS VENEZ-VOUS DONC?
DE MOO!
PERSONNE NE VOUS CONNAÎT ICI... ET... À VRAI DIRE... PERSONNE NE CONNAÎT NON PLUS MOO!
7-31
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
SACHEZ DONC QUE JE SUIS UN TYPE IMPORTANT ...OÙ QUE CE SOIT... À MOO... AUX ÉTATS UNIS... OU MÊME DANS VOS DÉSERTS DE SABLE!
OH! QUEL EST TOUT CE RAFFUT? ET QUI EST CE TYPE?
UN GROS PONTE QUI VOUDRAIT VOIR LA REINE, EXCELLENCE!
VRAIMENT? ET OÙ SE TROUVE SA SUITE?
8-1
MA SUITE? QU'EST-CE QU'C'EST?
VOS PORTE-PRÉSENTS, VOS SERVITEURS, VOTRE GARDE-DU-CORPS?
UN GARDE-DU-CORPS?
QUI A BESOIN D'UN GARDE-DU-CORPS?
8-1
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
JE REGRETTE D'AVOIR FAIT LE MÉCHANT... MAIS POUR VOIR CLÉOPATRE, IL FALLAIT BIEN QUE JE M'DÉBARRASSE D'EUX.
MAIS... UNE CHANCE... JE VAIS POUVOIR UTILISER LEURS UNIFORMES!
8-3
UNIFORMES??? COMMENT EST-C' QUE J'AI BIEN PU DÉCOUVRIR UN MOT COMME ÇA?
JE DEVAIS QUAND MÊME ÊTRE UN TYPE FORMIDABLE AUTREFOIS AVANT QUE LA FOUDRE ME FASSE PERDRE LA MÉMOIRE.
8-3
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

M'ÊTRE DÉGUISÉ AVEC LES UNIFORMES DES OFFICIERS EGYPTIENS M'SEMBLE QUAND MÊME UNE BONNE IDÉE !
LE SEUL ENNUI... JE NE PEUX PAS POSER DE QUESTIONS !!!
8-4
...VA FALLOIR QUE J'PARAISSE SAVOIR OÙ JE VAIS !
POUR TROUVER CLÉOPATRE, J'CROIS QUE LE MIEUX EST D'ENTRER DANS LE PLUS GRAND PALAIS QU'J'POURRAI TROUVER !
8-4
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

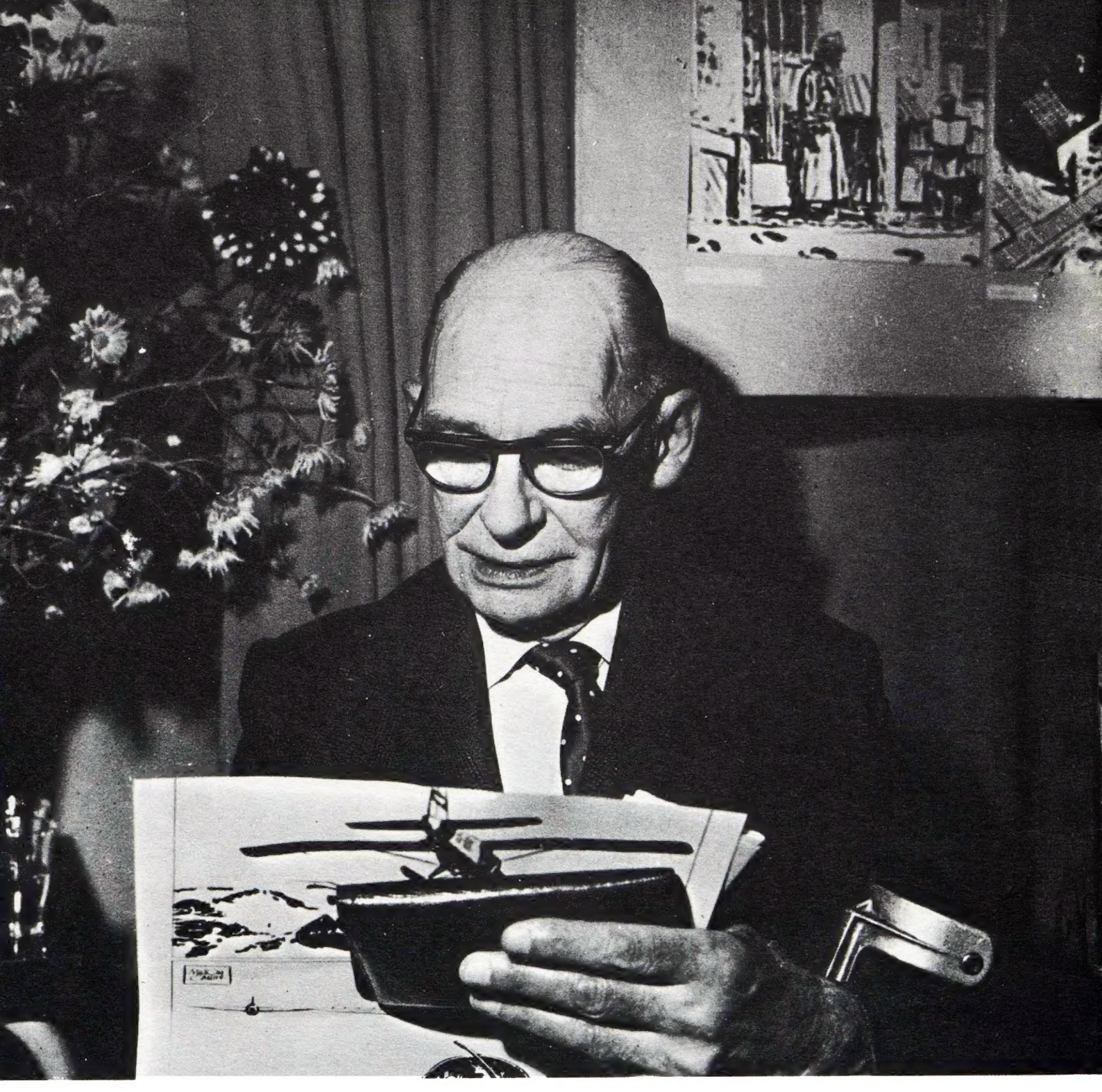
ET COMMENT NOTRE OOP SE DÉBROUILLE-T-IL EN EGYPTE ? A-T-IL DÉJÀ TROUVÉ CLÉOPATRE ?
PAS ENCORE... MAIS J'CROIS QU'IL BRÛLE !
IL AGIT EXACTEMENT COMME S'IL SAVAIT PARFAITEMENT CE QU'IL DEVRAIT FAIRE !
LE FAIT D'AVOIR PERDU LA MÉMOIRE NE SEMBLE PAS AVOIR AFFAIBLI SES POSSIBILITÉS !
8-5
BON SANG ! COMMENT DANS UN PALAIS DE C'TE TAILLE, VAIS-JE ME DÉBROUILLER POUR TROUVER UNE REINE ?
MIAAAOUUU !
8-5
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.


MIAAOUUU ?
EN VOILÀ UN DRÔLE DE CRI !
C'POIT ÊTRE UNE ESPÈCE D'ANIMAL QUI L'A POUSSÉ !
8-6
BON SANG ! QUEL GENTIL PETIT CHAT MIGNON !
-V.T.Hamlin
8-6
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

VOUS RENDEZ COMPTE ? ON DIRAIT QUE J'M'SUIS TROUVÉ UN COPAIN !
RON-RONRON
8-7
OUI... T'ES VRAIMENT UN GENTIL PETIT CHAT
DIS DONC... TU T'APPELERAIS PAS CLÉOPATRE ... PAR HASARD ?
BAH... QUI QUE TU SOIS... T'ES QUAND MÊME MON COPAIN, HEIN ?
8-7
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.
-V.T.Hamlin

EH BIEN ! NOTRE HOMME EST DEVENU L'AMI D'UN CHAT !
OUI... C'EST CURIEUX COMME TOUTES LES BÊTES SONT ATTIRÉES PAR CE TYPE !
... ET PRINCIPALEMENT LES CHATS !
OH-OH ! ON DIRAIT QU'IL SE PRÉPARE DES COMPLICATIONS !
8-8
HUM-HUMM ! ÇA NE M'INSPIRE PAS DU TOUT CONFIANCE !
A MOI, NON PLUS... MAIS QU'IMPORTE ... VOYONS VOIR CE QUI VA SE PASSER...
BANG !
-V.T.Hamlin
8-8
© 1964 by NEA, Inc. T.M. Reg. U.S. Pat. Off.

FIN DE L'EPISODE



Au cocktail offert par la Socerlid, le 29 Octobre 1966, dans la Galerie de la Société Française de Photographie, pour le Vernissage de l'Exposition de Milton CANIFF, le créateur de Terry and the Pirates et de Steve Canyon, on pouvait remarquer Alain SAINT-OGAN, dont la réédition de l'album Zig et Puce a comblé tous les amateurs de bande dessinée.